3

1
2
3

2	3
5	6

BIBLIOTHÈQUE CANADIENNE



COLLECTION DOLLARD

Nº 318 B

VIE DE LA BIENHEUREUSE
MADELEINE SOPHIE BARAT



BIENHEUREUSE MADELEINE SOPHIE BARAT
FONDATRICE DE LA SOCIÉTÉ DU SACRÉ CŒUR

VIE

DE LA BIENHEUREUSE

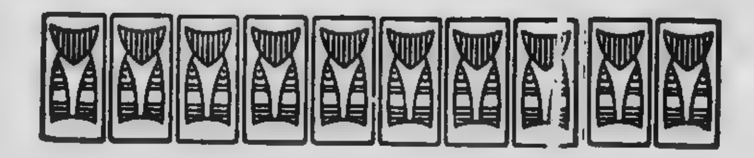
MADELEINE SOPHIE BARAT

FONDATRICE DE LA SOCIÉTÉ DU SACRÉ CŒUR

1779 - 1865



MONTRÉAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN, LIMITÉE
79, Rue St Jacques
1913



I

VIE DE LA BIENHEUREUSE MADELEINE SOPHIE BARAT

MADELEINE SOPHIE BARAT naquit à Joigny en Bourgogne le 12 décembre 1779. C'est à la lueur d'un incendie qu'elle vit le jour. L'enfant demeura quelque temps délicate et frêle. Peu à peu cependant elle se fortifia et bientôt son esprit prompt et son caractère joyeux attestèrent d'une exhubérance de vie tandis qu'une profondeur de sentiments peu commune révélait un cœur capable d'un intense et ardent amour.

Ses premières années se passèrent

dans les riants vignobles et les fertiles vallées qui entourent Joigny. Ses occupations étaient celles d'une humble enfant des champs, heureuse de sa simple vie de famille à un foyer où en qualité de benjamine elle apportait une large part de joie.

C'est sur les genoux de sa mère qu'elle reçut les premières leçons de la vie chrétienne, c'est là qu'elle conçut cette horreur du péché qui devait être un des traits distinctifs de son caractère. Dès que son âge le permit, elle fréquenta les catéchismes de sa paroisse. Or un jour, aux approches de Pâques, le curé ayant réuni les plus jeunes enfants, les exhorta à faire un acte de contrition pour demander à Dieu le pardon de toutes leurs fautes, ajoutant que si le regret de ces fautes était parfait, Dieu les leur pardonnerait. Aussitôt une enfant se lève et commence

à haute voix la confession de ses péchés : c'était Sophie Barat. On rit, le prêtre l'arrêta. Mais il avait reconnu une âme bénie du ciel en cette petite enfant. Quand à dix ans elle se présenta pour faire sa première communion, le vicaire, l'estimant trop jeune l'ajourna sans examen. Le curé fut meilleur juge ; il rappela Sophie, l'interrogea à fond, et, frappé de son instruction comme de sa candeur il lui permit de venir s'asseoir à la table des anges.

Dès 1786, Louis frère aîné et parrain de Sophie, avait été envoyé du Séminaire de Lens, où il avait reçu les Ordres Mineurs, au Collège de Joigny. Il devait y exercer les fonctions de professeur en attendant l'âge de la prêtrise et dès lors il avait entrepris l'éducation de sa petite sœur. Il y apporta un zèle plus juvénile et plus ardent qu'éclairé.

Au début il sembla dur à l'enfant d'échanger contre des leçons et des livres, sa libre et poétique vie des champs. Mais c'est en vain qu'elle eût résisté. Ainsi dès l'âge de sept ans, Sophie consacrait déjà chaque jour de longues heures à l'étude. Une petite mansarde située sous le toit de l'humble maison de Joigny devint son séjour solitaire. C'est là qu'elle se plongeait tour à tour dans l'étude du Latin, de l'Histoire ou des Mathématiques. Les vacances ne duraient guère que le temps des vendanges ou des voyages de son frère. Elle apprit un jour que Louis devait s'absenter pour deux semaines ! « Oh ! dit-elle, je vais pouvoir m'amuser » ! et il lui sembla qu'une infinie perspective de joie s'ouvrait devant elle. Sa mère sourit à ses innocents projets. Pour comble de bonheur c'était

la saison des vendanges. Adieu les livres ! Avec l'entrain de son âge Sophie aidait les travailleurs lorsque sa mère arrive tout essoufflée : « Revenez vite, dit-elle, votre frère est de retour ». Hélas ! se disait intérieurement la petite écolière : « Je ne pourrai donc jamais avoir un plaisir sans qu'il soit mêlé d'amertume » ! Petit à petit cependant, tandis que son esprit se développait, grandissait en elle l'amour de l'étude. Virgile puis Homère firent tour à tour ses délices. Elle se dédommagea par la lecture de « Don Quichotte » des labeurs que lui demanda l'étude de l'Espagnol ; quant à l'Italien elle l'apprit avec facilité.

L'orage révolutionnaire, qui à ce moment dévastait la France, n'eut relativement qu'un faible écho dans la paisible petite ville de Joigny.

Les Mémoires que nous laissa Sophie des premières années de sa jeunesse ne parlent ni de pillages des troupes, ni des excès de la Révolution. Mais en 1793 un coup terrible atteignait cette famille jusque-là si heureuse. Louis Barat, qui avait alors reçu les Ordres Sacrés, venait d'être jeté en prison. Il devait y languir pendant deux ans, sans une défaillance dans sa fidélité à la foi. devant ce continuel et imminent danger de mort. La douleur de sa mère fut telle qu'on craignit de lui voir perdre la santé, la raison et même la vie. Elle en vint à refuser toute nourriture. Rien ne semblait pouvoir vaincre sa résistance, quand Sophie, alors âgée de quatorze ans, imagina un innocent stratagème pour triompher de cette funeste résolution. Un jour que sa mère refusait de toucher aux mets que Sophie avait inutilement

apprêtés à son goût « je ne mangerai pas non plus, lui dit sa fille d'un ton résolu. — Serais-tu malade, mon enfant ? — Non, ma mère, mais je suis décidée à ne plus rien manger, tant que vous-même ne mangerez pas : du moins nous mourrons ensemble ». Cette fois Madame Barat fut vaincue, elle consentit à se nourrir et à espérer en des jours meilleurs.

C'est à cette époque de sa vie que Sophie place les premières manifestations de sa dévotion au Sacré Cœur. C'était devant une image de ce divin Cœur et du Cœur Immaculé de Marie, envoyée de Paris par le cher prisonnier de la Révolution, que s'élevaient les ferventes prières de la famille pour la délivrance du vaillant captif.

L'Abbé Barat, enfin sorti de prison, supplia ses parents de l'autoriser à emmener Sophie à Paris afin

qu'elle y complétât des études si brillamment commencées. L'amour que la jeune fille portait à sa mère remplissait alors sa vie et cet amour sembla longtemps le seul, mais l'insurmontable obstacle, à la réalisation du plan de Louis Barat. A la fin cependant le sacrifice fut consommé, mais à la condition que Sophie reviendrait chaque année à Joigny pour la saison des vendanges. A Paris la tourmente révolutionnaire n'était pas si complètement dissipée que les Saints Mystères pussent être publiquement célébrés. C'est dans une petite chambre d'une maison de la Rue de Touraine, chez Mlle Duval, où le frère et la sœur avaient trouvé asile, que Louis Barat offrait chaque jour à Dieu le sacrifice de la Messe. C'est là que Sophie poursuivit ses études ; mais comme le but de son frère était bien moins de

développer l'esprit de sa sœur que de cultiver son âme il substitua aux classiques grecs et latins, la sainte Ecriture et les Pères de l'Eglise. « J'étais une Virgilienne bien plus qu'une chrétienne », avait dit Sophie, en se souvenant de son enthousiasme pour ses premières études. Celles-ci vont lui découvrir des perspectives nouvelles et un idéal plus beau.

A cette époque elle n'avait probablement jamais vu de religieuse ni de couvent et cependant elle nourrissait dès son enfance le désir de se consacrer à Dieu. Son humilité l'inclinait vers la vie de Sœur Coadjutrice au Carmel mais une autre tendance venait déjà combattre ces premières aspirations, celle d'une vie apostolique toute consacrée au salut des âmes. Nous verrons comment Sophie réalisa ce double idéal de sa jeunesse.

L'austérité était le cachet de la direction que le Père Barat donnait à sa sœur. Pour lui enseigner le renoncement à soi-même et le détachement il s'appliquait incessamment à la mortifier dans ses plus naturelles affections et les plus innocents plaisirs. Sophie se prêtait docilement aux exigences de son zélé directeur et cependant elle avoua n'avoir pu parfois retenir ses larmes en voyant impitoyablement livrer aux flammes tantôt quelque ouvrage dont elle avait préparé la surprise à son frère, tantôt une robe un peu plus élégante qu'elle venait de confectionner pour remplacer le petit costume de paysanne, apporté de Joigny. Le traitement était rude, mais il porta ses fruits et la jeune fille croissait chaque jour dans l'amour de Celui à qui elle voulait consacrer son cœur.

En cette année 1800 le Père Barat, obéissant au désir qui depuis longtemps le poussait vers la Compagnie de Jésus, s'était engagé dans une association de prêtres fervents qui sous le nom de « Pères de la Foi » ou de « Pères du Sacré Cœur » aspiraient à reconstituer l'Ordre de Saint Ignace. Leur premier Supérieur avait été un homme d'une éminente sainteté, le Père Léonor de Tournély. Il mourut en prédestiné à l'âge de trente ans et c'est le Père Joseph Varin qui fut appelé à prendre après lui la supériorité des Pères de la Foi. Tout était à réédifier et à créer après l'œuvre destructive de la révolution. Le Père de Tournély le premier avait entrevu dans ses longues heures de méditation au pied du tabernacle le plan d'une communauté religieuse qui se consacrerait à l'éducation des enfants et des plus pauvres et

des plus hautes classes de la Société. Sur le point d'expirer il sembla éclairé d'une lumière prophétique et répéta avec force parlant au Père Varin de la société future : « Elle sera, elle sera ». Les beaux plans du Père de Tournély ne descendirent pas dans la tombe avec lui et le Père Varin n'eut rien tant à cœur que d'en mener à bien l'exécution. « Un jour, rapporte-t-il, que je me trouvais seul avec le Père Barat, je l'interrogeai pour savoir si rien ne l'attachait à ce monde. Il me dit qu'il avait une *petite sœur*. Ces paroles firent sur moi une vive impression. Je lui demandai son âge et ce qu'elle pouvait faire. Il me répondit qu'elle avait de dix-neuf à vingt ans, qu'elle avait appris le latin et le grec et traduisait couramment Virgile et Homère, qu'elle était capable de faire une bonne rhétoricienne, qu'elle

pensait à entrer prochainement au couvent, peut-être au Carmel, et que pour le moment elle était allée passer quelques semaines dans sa famille ». Cette première ouverture du père Barat fut pour le Père Varin un trait de lumière. Il entrevit aussitôt dans cette « petite sœur » dont lui parlait son fils spirituel la pierre fondamentale de la nouvelle congrégation. Sa première rencontre avec la jeune fille ne fit que l'ancrer dans son dessein. A travers l'extrême délicatesse de tempérament, la grande modestie et la timidité même de Sophie Barat rayonnaient avec plus de charme ses dons exceptionnels d'esprit et de cœur. Le Père Barat entra pleinement dans les plans de son saint ami. Il avait maintenant la clé de cette destinée qu'il avait préparée sans la distinguer clairement. Il regarda sa tâche comme achevée et

remit la direction de sa sœur au bon Père Varin. Celui-ci allait la poursuivre avec autant de décision et de zèle, mais plus de mansuétude et de dilatation. Il ne fut pas longtemps à persuader Sophie des desseins de Dieu sur elle ». Pour moi je ne savais rien, dira-t-elle plus tard, je ne prévoyais rien : j'acceptais tout ce qu'on m'offrait ». Le Père Varin donna une règle de conduite à Sophie Barat et aux trois ou quatre compagnons qui fréquentaient la maison de Mlle Duval et avaient coutume d'assister à la Messe et aux Instructions du Père Barat. Elles entrèrent comme Sophie dans les plans du Père Varin et c'est ainsi que furent jetés dans l'humilité et la pauvreté les premiers fondements de la Société du Sacré Cœur.

Le 21 novembre 1800 quatre postulantes au nombre desquelles était

Sophie Barat, prononçaient leur première consécration au Divin Cœur de Jésus. Cette date est encore solennisée au Sacré Cœur comme celle de sa fondation.

Depuis cet instant l'histoire de Madame Barat se confond avec celle de la Société à laquelle elle va consacrer sa vie.

En 1801 le Père Varin s'était rendu à Amiens pour y préparer l'établissement des Pères de la Foi. C'est là qu'il rencontra deux pieuses jeunes filles, Geneviève Deshayes et Henriette Grosier déjà toutes dévouées au Sacré Cœur de Jésus ; aussi est-ce de tout cœur qu'elles s'offrirent au Père Varin comme postulantes pour la nouvelle Société. Henriette Grosier dirigeait à cette époque un pensionnat de jeunes filles. Par un contrat signé le 15 Octobre 1801 cet établissement fut

cédé à la petite communauté de la rue de Touraine. Le Sacré Cœur avait dès lors sa première maison. On ne peut rien se représenter de plus humble et pauvre que la fondation d'Amiens. En y arrivant Madame Barat possédait pour toute fortune un écu de six francs. Les enfants étaient difficiles, les contradictions du dehors incessantes et de plus Mademoiselle Loquet, la première Supérieure élue, n'avait aucune des qualités que requiert le gouvernement. Néanmoins rien ne pouvait troubler la félicité de Sophie et de ses compagnes, car rien ne les distrayait de leur intime union avec Dieu. L'année suivante, à l'instigation du Père Varin, Mademoiselle Loquet reprenait le chemin de Paris et renonçait à un genre de vie auquel elle n'était évidemment pas appelée. Il fallait songer à la remplacer. Le

Père Varin se rendit chez les Sœurs pour frapper le grand coup. Feignant d'être venu pour examiner ses filles sur la doctrine chrétienne, il appela la Sœur Sophie : « Ma Sœur, dit-il, vous êtes la plus jeune. Il convient que je vous adresse les questions les plus faciles : Pourquoi Dieu vous a-t-Il créée et mise au monde ? — Pour le connaître, répondit-elle, L'aimer et Le servir. — Qu'est-ce que servir Dieu ? — C'est faire sa volonté, dit-elle encore. — Eh bien ! repartit le Père avec autorité, sa volonté est que vous soyez Supérieure ». Foudroyée par ce coup, Sophie tombe à genoux, demandant grâce et implorant à mains jointes la pitié du fondateur. « J'étais ému, racontait-il plus tard. Elle faillit en perdre la vie. Pendant dix ans, elle n'a cessé de me demander grâce. Mais pour le bonheur de ses filles elle y

a perdu son temps ». Ce fut le 21 Novembre que se fit cette nomination. Madame Barat venait d'accomplir sa vingt-troisième année. Pendant soixante-deux ans, elle allait, en esprit d'humilité et d'obéissance, porter cet écrasant fardeau de la supériorité. Son poids ne ferait que croître avec les responsabilités sans cesse grandissantes jusqu'à ce qu'au dernier jour la croix du temps se transformât en la couronne de l'éternité.

La sagesse du choix du Père Varin ou plutôt du choix divin ne tarda pas à se manifester. En quelques mois le Pensionnat se transforma et s'accrut de telle sorte qu'il fallut songer à l'acquisition d'un nouveau local. En 1804 la communauté d'Amiens prit donc possession de la maison de la Rue de l'Oratoire qui fut considérée dès lors comme le ber-

ceau de la société. C'est là que l'une après l'autre venaient se grouper autour de la fondatrice ces infatigables ouvrières qui allaient porter avec elle le poids du jour et de la chaleur. Presque toutes avaient passé par le dur creuset de la révolution. Elles arrivaient de la grande épreuve dépouillées, dégagées de tout, le cœur brisé, mais l'âme fortement trempée pour les grands combats de la vie. Rien pourrait-il jamais effrayer ces femmes qui n'avaient frémi que d'une héroïque espérance à l'approche du martyre ? L'une de ces ouvrières de la première heure fut Catherine de Charbonnel. Pendant que son grand'père, âgé de quatre-vingtneuf ans expirait dans les cachots de la Révolution, son père, colonel d'artillerie au service du roi, s'était fait tuer sur ses pièces plutôt que de les rendre à l'ennemi. « Nous accor-

dons la vie à ceux qui nous la demandent, avait-il dit, mais pour nous, nous ne la demandons jamais ». Son frère lui restait ; à peine venait-elle de le guérir des blessures contractées au service du roi qu'il fut enlevé par la Révolution et fusillé presque sous ses yeux. Telle est la postulante qui à la fin de 1803 venait frapper à la porte du monastère d'Amiens. Sous les dehors timides et presque gauches de la nouvelle arrivante, Madame Barat ne tarda pas à reconnaître comme elle le disait plus tard « la tête la mieux organisée de la maison ».

Madame Desmarquest était encore un type de ces femmes d'un autre âge. Son caractère s'était trempé au service des prêtres et des fidèles enfermés dans les prisons de la République. D'autres, comme Mère de Charbonnel, devaient seconder

davantage Madame Barat dans l'œuvre de l'éducation et l'exercice de la vie apostolique ; mais personne ne l'aidera plus que Madame Desmarquest à fonder au Sacré Cœur la vie de Nazareth. Le bon sens pratique et la connaissance des affaires de la mère de Charbonnel en faisaient une aide inappréciable dans le travail des fondations tandis qu'à la mère Desmarquest allait être confié pendant de longues années le soin de former les novices à la vie religieuse.

Une autre vocation de cette époque et qui devait être de grande importance pour l'œuvre future de la Société, fut celle de Philippine Duchesne. Elle aussi avait vu de près la boue, le feu et le sang de la Révolution. Arrachée du cloître de la Visitation de Grenoble elle se consola de voir sa vie religieuse ainsi in-

terrompue en s'adonnant corps et âme à tous les exercices de la plus infatigable charité. Elle pénétrait hardiment dans les cachots de la Terreur, soutenait les prisonniers, transportait dans sa chambre et mettait dans son lit de pauvres femmes mourantes auxquelles elle amenait un prêtre. Et si on lui représentait le péril auquel elle s'exposait « Laissez-moi, disait-elle, c'est mon bonheur et ma gloire de servir Jésus-Christ dans la personne des malheureux ». Elle avait une volonté de fer, et un cœur de héros et à peine l'horizon s'éclaircit-il en France qu'elle reprit le chemin de Sainte-Marie-d'en-Haut d'où l'avaient expulsée les jours de la Terreur. Le couvent lui appartenait mais après plusieurs années d'attente Madame Duchesne n'était parvenue à grouper autour d'elle que huit élèves et trois religieuses.

Tel était l'état des choses quand Dieu la mit en rapports avec le Père Varin puis, par lui, avec la jeune Supérieure d'Amiens. Dès le premier instant son cœur fut à jamais conquis et, comme tant d'autres devaient le faire dans la suite, elle et ses compagnes se jetèrent aux genoux de Madame Barat la suppliant de les recevoir pour ses filles et de tenir pour sien leur monastère de Sainte-Marie-d'en-Haut. Cet enchantement du premier jour devait croître jusqu'au terme de la vie de Mère Duchesne. Elle avait en effet trouvé en sa nouvelle Mère tout ce que souhaitait sa grande âme et dans la Société du Sacré Cœur un esprit à l'unisson avec les ardentes aspirations de son cœur d'apôtre. Quelques années plus tard en 1818 allait lui être confiée la grande mission d'aider à répandre la dévotion au Sacré-

Cœur aux Etats-Unis en y introduisant, à la prière de Monseigneur Dubour la première communauté de Religieuses du Sacré-Cœur. Elle devait y mourir trente-cinq ans plus tard laissant derrière elle une universelle réputation de sainteté, jusqu'à ce qu'en 1903 l'Eglise lui donnât, par l'introduction de sa cause de Béatification, le titre de Vénérable.

Le couvent de Sainte-Marie-d'en-Haut fut donc la seconde fondation de la Bienheureuse Mère Barat et sa joie en eût été sans mélange si elle ne s'était vue peu après nommée Supérieure Générale de l'Ordre naissant. Poitiers vit son troisième établissement. Là en une vieille abbaye, fondée par Louis XIII mais dévastée par la Révolution, elle établit le premier Noviciat Général. Ici la Mère Barat elle-même formait ses Filles à cet esprit d'humilité

et d'obéissance dans lequel elle excellait. Parmi les Novices de ce temps étaient les Sœurs Thérèse Maillucheau et Joséphine Bigen, Novices modèles de ce Noviciat modèle d'où elles devaient emporter dans le travail de la vie active l'esprit de prière qu'elles y avaient puisé. Poitiers fut, dit-on, le « Manrèze » de Madame Barat. Tout dans ce vieux monastère favorisait son amour de la solitude et du silence et c'est durant ces jours de retraite que la Bienheureuse commençait à élaborer dans son cœur les futures constitutions de la Société du Sacré-Cœur.

Au mois de Mars 1807 Napoléon I par un décret signé au camp d'Osterode approuvait, pour tout l'Empire français, l'Institut du Sacré-Cœur. Cette même année vit plusieurs autres fondations. Mais plus grandissait l'œuvre et plus il deve-

nait urgent d'en consolider les assises. La raison le disait, une triste expérience allait bientôt le confirmer. Quand en 1808 Madame Barat, après quatre années d'absence, se retrouva à Amiens, elle fut tristement impressionnée en s'apercevant que l'esprit de la maison n'était plus le même. Ceci était dû surtout au gouvernement austère de Madame de Beaudemont et au zèle peu éclairé de Monsieur l'Abbé de Saint-Estève qui rêvait de gouverner en maître suprême non seulement la maison d'Amiens mais toute la Société du Sacré-Cœur. Il avait, par la compilation indigeste des règles de différents ordres, élaboré de nouvelles constitutions qu'il avait imposées à la communauté d'Amiens. Rien n'y restait de l'esprit primitif de la petite Société. Du premier coup d'œil Mère Barat comprit le nouvel état de

choses mais elle résolut aussi d'aller aussi loin qu'elle le pourrait en conscience dans la voie des concessions. Elle comprit qu'en ce moment une opposition directe ne pourrait qu'aggraver la situation et elle recourut à ses armes habituelles : la prière, la douceur et la patience. Elle savait que la confiance se gagne, mais ne s'impose pas et son profond mépris d'elle-même lui persuadait aisément que les autres en étaient plus dignes qu'elle. Le Pensionnat était prospère, la paix et l'union régnaient entre les membres de la communauté. Elle craignit qu'une intervention de sa part ne compromît cette bonne entente ; aussi malgré ses droits méconnus et l'altération de son œuvre, ou plutôt de l'œuvre de Dieu, malgré les injustes prétentions de Monsieur de Saint-Estève, elle s'éloigna d'Amiens pour aller entretenir en d'au-

tres maisons le vrai esprit de l'ordre et la dévotion au Sacré-Cœur. Plusieurs années s'écoulèrent avant que n'éclatât la crise finale qui allait si bien justifier la sage conduite de la Fondatrice. En 1812 Monsieur de St-Estèvefut arrêté par le gouvernement impérial et l'heure sembla venue de remettre en vigueur les vraies constitutions de la Société du Sacré-Cœur. Celles envoyées par Monsieur de Saint-Estève aux différentes maisons de l'Ordre avaient été universellement désapprouvées. Toutes sentaient qu'il y régnait un autre esprit que celui de leur première Mère.

Le Père Varin vivait alors en exil à Chevroz, près de Besançon dans une maison de campagne appartenant à sa sœur. Accompagnée de la Mère Deshayes, la mère Barat s'y rendit et là dans la prière et de longs

colloques entre le Père Varin et la Fondatrice furent définitivement élaborées les constitutions et les Règles de la Société du Sacré-Cœur. Cependant la lutte n'était pas terminée. La chute de l'Empire rendit la liberté à Monsieur de Saint-Estève. Il en profita pour se rendre à Rome d'où il écrivit disant y avoir fondé un couvent qui était le seul approuvé par le Saint-Siège et que lui Saint-Estève était solennellement reconnu comme le seul directeur et organisateur de la Société. Grande fut la perplexité de Madame Barat. Elle en écrivit au Père Provincial des Jésuites d'Italie lui demandant lumière et conseil. La lettre qu'elle en reçut était de la main d'un secrétaire inconnu. Elle informait Madame Barat que le Saint Père avait en effet reconnu Monsieur de Saint-Estève comme

seul Supérieur de la Société. Elle ajoutait que ni Madame Barat, ni *ses complices* (c'était le terme employé) ne pouvaient se soustraire à cette juridiction, sans encourir l'excommunication fulminée par le Concile de Trente et que du reste, pour éviter un tel scandale, toute maison qui refuserait de se soumettre serait immédiatement supprimée. Le Père Varin et quelques autres amis lui conseillèrent une soumission conditionnelle. Madame Barat entra résolument dans ce qu'elle croyait aveuglément être les voies de la Providence. Son cœur était brisé, mais son courage ne l'était pas et rien ne vint effleurer un seul moment la paix de son âme et son inaltérable charité. La supercherie de Monsieur de Saint-Estève, l'auteur inavoué de ce faux, fut enfin démasquée et son œuvre tomba d'elle-même comme s'éva-

nouissent les œuvres de l'esprit de mensonge. Au début de ces difficultés, le Père de Clorivière avait conseillé à Madame Barat « de prier, de souffrir, d'attendre et d'espérer ». C'est à la fidélité de l'humble Mère à suivre ces avis qu'était dû en ce jour le salut de la Société.

Les Règles et les Constitutions élaborées à Chevroz furent examinées et adoptées en 1815 au second Conseil général de la Société. Elles furent reçues avec enthousiasme par toutes les Maisons de la Société et les Evêques leur accordèrent immédiatement une complète approbation. Madame Barat les lut elle-même à la communauté d'Amiens et la plus touchante réconciliation s'ensuivit entre ces filles un moment égarées et cette Mère dont le cœur avait sans cesse été grand ouvert pour les recevoir.

A partir de ce moment la Société se développa avec une étonnante rapidité. En 1816 un Noviciat général fut établi et vers la même époque des Maisons s'ouvrirent à Lyon, Bordeaux et Chambéry. Un large don royal permit l'achat de l'Hôtel Biron à Paris. Son Pensionnat ne tarda pas à acquérir du renom et après quelque temps le Noviciat fut aussi établi sous le même toit. Bien qu'il fut autant que possible dépouillé de ses ornements mondains : glaces, dorures, tableaux de prix, l'Hôtel Biron était néanmoins aux yeux de Madame Barat une demeure trop magnifique pour les épouses du Dieu de Nazareth, aussi fut-il décidé qu'abandonnant l'hôtel au Pensionnat, la communauté se logerait comme elle le pourrait, dans les dépendances occupées jadis par les domestiques et la basse-

cour. « Il faut qu'en tout et partout les enfants aient la meilleure place et la meilleure part » disait Madame Barat. Quant à elle cette grandeur ne lui inspirait qu'un désir : celui de s'humilier. Un jour le Duc de Montmorency venant la visiter ne fut pas peu surpris de la trouver chez la portière, armée d'un petit balai et occupée à épousseter. « Ah ! Madame Barat, je vous y prends, s'écria-t-il en souriant après l'avoir considérée un moment ; que faites-vous donc là » ? — Ce que j'aurais dû faire toute ma vie, Monsieur le Duc, si l'on m'avait laissée à ma place ». Ce fut le Noviciat qui s'installa le premier dans sa pauvre demeure : les chambres petites et basses portaient encore les noms et les attributs des divers domestiques : écuyers, palefreniers, cuisiniers, barbiers qui les avaient occupées ; on

avait converti les écuries en salle de communauté. Madame Barat était contente. Le Père Varin vint visiter le Noviciat et quand il apprit que le jour même de leur installation avait été celui de la fête de Saint François d'Assise « Ah ! dit-il, voilà une maison bien riche pour la fête d'un saint si pauvre » ; puis il ajouta : « Si Saint François voyait la part que vous en avez choisie il vous reconnaîtrait pour ses vraies Sœurs en Jésus-Christ ». Il ajouta que lui-même avait coutume de répondre aux personnes qui s'étonnaient de voir les Religieuses du Sacré-Cœur transférées à l'Hôtel Biron « Elles y sont, il est vrai, mais elles n'y logent pas ».

Au mois d'août 1820, Mère Barat réunit à Paris les Supérieures de la Société afin d'y élaborer un plan d'études. Le conseil fut précédé par

un Triduum que prêcha le Père Varin. « Vous vous tromperiez, disait-il aux Mères du conseil, si vous croyiez que la première fin de votre institut c'est l'éducation ; non c'est la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus » ! *L'Elévation,* telle devait être selon les desseins de Madame Barat la première caractéristique de l'éducation du Sacré-Cœur. Jésus-Christ devait en être à la fois le premier principe et la dernière fin. La Fondatrice y voulait voir aussi cette *solidité* de principes intellectuels, moraux et religieux qui prémunit les jeunes filles contre la mollesse, la vague des passions et les excès de l'imagination. Enfin elle la voulait encore *pratique.* « Il faudra leur faire apprendre, disait-elle, en parlant de ses enfants, tout ce qu'il leur importe le plus de savoir pour la conduite de la vie et l'agrément de la bonne société ».

Leur bien-être était l'objet de ses continuelles sollicitudes. Elle les traitait avec une sorte de « respect royal » et elle les attirait par la force de son irrésistible amour pour elles. Quand elle organisa le Pensionnat à Paris elle se mit à l'œuvre comme si c'eût été là sa seule occupation et il n'était détail si minime qui n'attirât son attention. Son cœur de Mère s'ouvrait à toutes mais plus largement à celles qui souffraient ou qu'elle savait privées des biens de la fortune ; enfin son amour pour ses « chères incorrigibles » est demeuré légendaire au Sacré-Cœur. Elle les exhortait, recevait leurs promesses et se réservait à elle seule le soin de leur conduite. Ces pauvres enfants tâchaient d'y faire honneur et étaient fières de dire « je suis à Madame Barat ». Ce n'était certes pas le signe d'une conduite sans reproche, mais

c'était un gage assuré de conversion. Par une sorte d'instinct maternel elle découvrait la moindre semence de bien au cœur de ses enfants et son âme d'apôtre faisait germer et croître ce bon grain jusqu'à ce qu'il rendît cent pour un.

L'extrait suivant d'une de ses lettres, réponse aux vœux de fête que les enfants lui avaient adressés à l'occasion de la Sainte Madeleine, révèle quelques-uns de ses désirs pour elles. « Ce n'est pas sans un dessein spécial de la Providence que dans un âge si enclin à l'égoïsme vous portez le titre « d'Enfants du Sacré-Cœur » de ce Cœur brûlant de zèle et de charité. Ce nom vous indique la mission qui vous est confiée. Votre tâche est de continuer, je pourrais même dire de compléter notre mission en vous dévouant à l'amour de Jésus-Christ et au salut

des âmes qui ne le connaissent pas. Et pour le faire connaître au monde, vos paroles seront moins éloquentes que vos exemples ; mais pour qu'il en soit ainsi il faut profiter des innombrables grâces que vous recevez maintenant. Votre désir d'être ainsi fidèles est l'offrande qui me plaît le plus et en retour je prierai de tout cœur Jésus-Christ et sa divine Mère de vous bénir. Je leur demanderai que pas une d'entre vous ne soit indigne du nom qu'elle porte ni ne manque au rendez-vous où la Mère et les enfants seront réunies dans l'unique centre de leur amour ».

L'amour des pauvres était un autre grand attrait du cœur de Madame Barat et sa vie abonde en traits de la plus touchante charité. Les enfants des pauvres avaient de droit la meilleure part dans ses affections et elle ne cessa jamais de faire tous

les sacrifices possibles pour établir et maintenir à côté de ses Pensionnats des écoles gratuites et des Orphelinats.

Une grande joie marqua l'année 1823. Depuis huit ans une Maison fondée par Madame Barat à Gand, s'était séparée du tronc de la Société mais durant le cours de cette année plusieurs sollicitèrent et obtinrent leur retour au Sacré-Cœur. Deux d'entre elles devaient rendre de grands services à la Société. C'étaient les Mères Henriette Coppens, plus tard Maîtresse des Novices, et Mère de Limminghe. Cette dernière fut nommée Supérieure de Turin et quand l'amour de Mère Barat pour l'obéissance la décida à se mettre sous l'obéissance d'une de ses filles, c'est sur Ma Mère de Limminghe que se porta son choix. Durant les sept années qu'existèrent entre

elles ces relations, ces deux religieuses furent rarement séparées, mais l'étaient elles, une active correspondance maintenait dans toute son intégrité ces liens qu'avait forgés l'humilité de la douce Mère Barat.

La quatrième congrégation générale se tint à Paris en 1826. Diverses résolutions concernant la clôture, la pauvreté et la simplicité y furent adoptées. C'est pendant ces cessions que parut enfin le Bref d'approbation si longtemps désiré et signé par le Pape Léon XII le 22 Décembre 1826. De nouvelles fondations furent faites à Lille, à Lyon, à Rome et à la Trinité des Monts.

Au début de l'été de 1830 une ère de prospérité semblait s'ouvrir pour la Société quand la Révolution en arrêta pour un moment l'expansion. L'agitation de Paris était extrême ; des barricades avaient été élevées

sous les murs mêmes du Pensionnat du Sacré-Cœur. Les murs de clôture furent escaladés et le jardin devint le théâtre d'un combat entre les insurgés et les Gardes Suisses. Malgré la tristesse du temps les Religieuses ne purent s'empêcher de rire le lendemain en reconnaissant sous un habit séculier d'assez bizarre apparence le bon Père Varin, muni de l'indispensable cocarde tricolore. L'habit seul était changé en lui car il salua les Sœurs avec son habituel *Ita pater* et les mots de *Courage et confiance* furent comme de coutume le refrain de son discours. Le Noviciat fut temporairement dispersé tandis que Madame Barat lui cherchait un refuge convenable. C'est à Montet près de Friboug en Suisse, que se trouva cet asile où furent bientôt repris les exercices de la vie religieuse. Les Novices étaient pla-

cées sous la direction des Mères de Charbonnel et Coppens. Toutes les épreuves qu'entraînaient une installation sommaire et une excessive pauvreté étaient allègrement embrassées et ce Noviciat est demeuré célèbre dans les annales de la Société pour son esprit de mortification et de sainte joie. Parmi ces novices étaient une Alsacienne Madame Joséphine Gœtz. Elle faisait pressentir dès lors ces hautes qualités et cette rare vertu qui devaient à la mort de la Bienheureuse Mère Barat la désigner à la Société comme sa seconde Supérieure Générale. Six mois avant son entrée au Noviciat elle se trouvait au Sacré-Cœur de Besançon bien hésitante encore dans le choix de sa vocation. Une visite à Madame Barat décida de la destinée de Joséphine. « Jamais, racontait-elle, je n'oublierai l'impres-

sion que je ressentis en m'approchant d'elle pour la première fois. C'était une influence surnaturelle qui me saisissait et me pénétrait jusqu'au fond de l'âme ». Dès lors Madame Gœtz fut définitivement gagnée au Sacré Cœur. Le jour même où elle prenait à Montet le voile des Novices de Chœur celui des Sœurs coadjutrices était donné à Mademoiselle Pauline de Saint-André. C'est sous le nom de « Sœur Elisabeth » qu'elle avait résolu de cacher à jamais un nom distingué et c'est dans les travaux d'une humble sœur coadjutrice qu'elle voulait passer ses jours faisant à Dieu le sacrifice de ses nombreux talents. C'était en vue d'obtenir le salut d'êtres chers qu'elle avait fait à Dieu cette complète immolation dans laquelle elle persévéra jusqu'à la mort.

En quittant Montet où elle venait de visiter les Novices, Mère Barat se rendit à Turin. Les voyages lui causaient à cette époque d'intenses souffrances car elle s'était gravement contusionné la jambe. Le passage du Col de Tende dut se faire en traîneau et par une route bordée de précipices. L'état d'impuissance de la voyageuse la mettait sans cesse dans les situations les plus périlleuses. Mais rien ne l'arrêtait quand il s'agissait d'un travail à accomplir pour la gloire de Dieu. Le roi et la reine de Piémont honoraient la maison de Turin de leurs fréquentes visites mais ces faveurs effarouchaient un peu l'esprit d'humilité et de circonspection de Madame Barat. Un jour qu'une de ses Sœurs lui parlait d'une de ces réceptions du roi au Sacré Cœur la Mère repartit finement : « Que Sa Majesté y prenne garde ! Si elle con-

tinue à faire la visite de nos maisons, j'irai bientôt moi-même passer la revue de ses troupes ». Pendant son séjour à Turin son pied malade fut miraculeusement guéri et elle put continuer son voyage vers Rome où l'attendait l'œuvre importante de la fondation d'un Noviciat Romain. C'est au couvent de Sainte Rufine du Transtevere qu'elle l'établit sous la direction de la Mère Desmarquets. Les Novices Romaines, comme celles de Montet, comptèrent bientôt dans leur rang une Supérieure Générale Madame Adèle Lehon. Elle devait pendant vingt ans de 1874 à 1894 gouverner sagement et saintement la Société du Sacré-Cœur.

A son passage à Lyon en 1832 Madame Barat y organisa les Congrégations des Enfants de Marie et les Retraites pour les Dames du monde. 1836 la retrouve à Rome

et cette fois le Noviciat est transféré de Sainte Rufine à la Villa Lante.

Madame Barat avait le plus grand respect pour les vocations. Elle défendait prudemment à ses filles de faire à ce sujet aucune avance ou insinuation à leurs pensionnaires. Son premier accueil aux postulantes était tout à la fois plein de cordialité et de discrétion. Voyait-elle de l'hésitation elle conseillait une sérieuse retraite. Le respect des voies divines lui faisait de même souvent décider des vocations pour des Congrégations autres que le Sacré-Cœur. On devine jusqu'où elle portait le désintéressement dans les questions de dot. « Depuis que la Société existe, écrivait-elle, je n'ai jamais refusé personne pour le seul motif qu'on n'avait pas de dot. Je crois que c'est à cause de cela que Dieu nous a bénies, et que sa Providence

nous a toujours aidées ». Et comme quelqu'un reprochait à Madame Barat de se montrer trop facile sur la question d'argent « L'argent, l'argent, reprit-elle avec vivacité, est-ce que cela a jamais fait une difficulté au Sacré-Cœur » ? Elle ressentait les sacrifices des familles qui lui confiaient leurs chers trésors et avec quelle effusion elle les en remerciait ! Au contraire, voyait-elle prévaloir l'égoïsme, elle s'indignait de cette violation des droits sacrés de Dieu. Son « troupeau blanc » comme elle appelait ses Novices, avait une large part de son temps et de ses prières. A Rome comme à Paris, à Montet comme plus tard à Conflans elle s'attachait à les former aux grandes vertus de la vie religieuse et à leur inspirer ce zèle, ardent amour pour le Cœur de Jésus, qui devait les transformer en apôtres. Son amour de

Dieu et son expérience du monde lui faisaient apprécier à sa juste valeur la grâce de l'appel divin. « Ah ! disait-elle dans une de ses instructions à ses filles, si nous comprenions tout le prix d'une vocation religieuse, que ne ferions-nous pas pour y correspondre ! Nous croyons avoir donné quelque chose au Seigneur parce que nous avons quitté le monde, et que nous souffrons un peu pour son amour !... Mais nous ne faisons rien pour Lui, nous ne Lui donnons rien ! Sacrifions-nous entièrement, et alors il nous rendra au centuple ce que nous abandonnons pour Lui plaire » !

Une autre crise approchait pour la Société qui en eut sans aucun doute entraîné la ruine sans la complète abnégation, l'inébranlable confiance en Dieu et l'esprit de conciliation de la Fondatrice. Quelques personnes

de la Société, éprises non seulement de l'esprit mais des règles mêmes de Saint Ignace, avaient résolu de refondre sur ce modèle les constitutions du Sacré-Cœur. D'autres rêvaient de voir définitivement fixée à Rome la résidence de la Supérieure générale et de diviser la Société en Provinces placées sous le gouvernement d'autant de Provinciales. Mère Barat tenta sagement d'éclairer les Mères réunies à Rome pour la Congrégation générale de 1839 sur les dangers de ces innovations, mais ses avis ne furent pas acceptés et dans l'intérêt de la paix elle se rallia à la majorité. Par une lettre circulaire adressée aux différentes maisons de l'Ordre elle fit donc connaître les décisions prises à Rome. Celles-ci provoquèrent d'unanimes regrets et des alarmes que partagèrent tous les amis de la Société. Elle comptait

à cette époque quarante et une Maisons dont vingt-sept en France. Les Evêques des différents diocèses dans lesquels se trouvaient ces établissements, sous la présidence de Monseigneur de Quelen, Archevêque de Paris, protestèrent contre les changements proposés. La même diversité d'opinions se manifesta à Rome. Madame Barat fit alors au Saint Père un appel qui demeura sans réponse. Dans ces circonstances on décida de faire pendant trois ans l'essai des nouveaux décrets. Madame Barat en informa la Société et fit tout pour en faciliter l'acceptation. Au-dessus de tous ces débats elle faisait planer une inaltérable charité et voulait qu'elle fut sauvegardée à tout prix : vous pouvez différer de pensée avec nous, écrivait-elle à Madame de Gramont, mais votre cœur, votre devoir vous

élèveront au-dessus de nos dissentiments ». Et à une autre qui en lui présentant ses observations craignait de porter atteinte à leur vieille amitié « Vous pouvez me tout dire à tort et à travers ; je saurai toujours reconnaître votre attachement si pur à votre Mère et à la Société ». Dans ces difficultés elle ne cessa jamais de prendre sur elle le blâme de ce qui avait cependant été fait contrairement à tous ses avis. Grégoire XVI trancha en 1840 la question de résidence : le siège de la Supérieure Générale devait être maintenu à Paris. Monseigneur Affre, archevêque de cette ville, s'opposa autant qu'il était en lui aux changements apportés aux constitutions. Enfin la question fut soumise à une commission de Cardinaux qui décidèrent unanimement le maintien des anciennes règles. Telle fut aussi la décision du Souve-

rain Pontife. Une fois de plus la Société était sauvée grâce à la douce charité de sa Fondatrice et à son intime union avec le Vicaire de Jésus-Christ. Le Sacré-Cœur sortait de cette crise qui paraissait devoir en entraîner la ruine sans avoir perdu ni une seule de ses maisons, ni même un seul de ses sujets. Dès lors l'œuvre de Madame Barat allait prendre une nouvelle expansion. En 1841, Monseigneur Bourget, Evêque de Montréal se trouvant en Europe pour les affaires de son diocèse, s'adressa à la Fondatrice et lui parla de son désir de posséder un établissement de la Société. La Mère générale communiqua ce projet à la Mère Galitzin alors visitatrice des Maisons d'Amérique. « Monseigneur de Montréal vous remettra cette lettre, lui disait-elle ; son dessein était de prendre un autre che-

min pour retourner chez lui mais à ma prière il consent à passer par New-York. Je tiens à ce que vous voyiez ce digne prélat, que vous vous entendiez avec lui pour la fondation qu'il souhaite vivement dans son diocèse. La maison est toute prête, à peu près meublée ; sa Grandeur promet beaucoup de novices et de bien à faire par la suite... Car les commencements sont ordinairement faibles ». Ils le furent en effet. C'est au mois de Décembre 1842 que les quatre religieuses, destinées à la Fondation de Montréal quittèrent la Maison de New-York. L'hiver s'annonçait rigoureux. Les voyageuses parties le 11 décembre à cinq heures du soir n'eurent pas plus tôt fait quelques lieues sur l'Hudson que le bateau rencontra des glaces infranchissables ; le capitaine résolut de retourner en arrière et en avertit

les passagers offrant de descendre à ceux qui tiendraient à continuer leur route. Les religieuses hésitèrent. On nous a dit de partir, suggéra l'une d'elles, non de revenir. Faisons comme la Sainte Famille, peut-être trouverons-nous un abri ». On les débarque donc sur la côte couverte de neige ; les habitants de la première cabane à laquelle elles frappent ne se montrent pas hospitaliers et force leur est de se rendre au bureau de poste. Un bon feu y est allumé en leur honneur et le lendemain matin elles reprennent dans une diligence ouverte à tout vent leur voyage interrompu. Le Samedi 17, elles arrivaient à la Prairie en face de Montréal et dans leur inexpérience du pays et leur empressement à se rendre à destination elles voulaient à tout prix passer le Saint Laurent, bien qu'il fût en partie gelé.

On eut quelque peir. . décider les bateliers. « Jamais disaient-ils, on n'avait vu de « *créatures* » traverser le fleuve en pareil temps. » On invoqua Notre-Dame de Bon Secours et la traversée s'effectua sans accident. « Vive Notre-Dame de Bon Secours, s'écrièrent les rameurs, ce n'est pas son coup d'essai nous lui devons encore une belle chandelle » ! Les fondatrices se rendirent à l'évêché où on ne les attendait qu'au printemps. « Puisque je vous tiens, leur dit aimablement Monseigneur Bourget, je ne vous laisserai pas retourner à New-York » et il demanda aux Religieuses de la Congrégation de leur donner asile. Les Voyageuses reçurent dans ce couvent la plus cordiale hospitalité et y furent entourées de mille attentions délicates. Elles y séjournèrent jusqu'à Noël et le 26 décembre elles prirent pos-

session de leur nouvelle demeure de Saint Jacques de Lachigan. Là aussi les attendait la plus cordiale charité chrétienne. Le bon Monsieur Paré, curé de St.-Jacques députa à leur rencontre deux prêtres, deux marguilliers et le 27 sous les auspices de Saint Jean il présidait à l'installation des religieuses. La prédiction que Monseigneur Bourget avait faite à Madame Barat eut sa prompte réalisation : le pensionnat, l'école, les vocations, tout prospéra bientôt dans la nouvelle fondation.

C'est en cette même année 1842 que l'Angleterre recevait la première colonie du Sacré-Cœur. En 1844 Mère Barat vint visiter elle-même sa petite communauté de Berrymead près de Londres. Là comme ailleurs elle gagna tous les cœurs. A peine les enfants l'eurent-elles aperçue qu'elles l'entourèrent avec amour,

avides de recueillir ses moindres paroles et sa bénédiction.

Quelques années de paix suivirent pour la France, mais ce n'était que le calme précurseur d'un nouvel orage. La Révolution de 1848 eut comme premier effet la fermeture de la Maison de Montet ; les radicaux Suisses expulsaient tous les ordres religieux. Les Maisons de Turin et du Nord de l'Italie eurent le même sort. C'était l'anéantissement de vingt années de labeur de la Bienheureuse Mère Barat et cependant quand elle en reçut la nouvelle elle ne perdit pas un moment l'inaltérable paix de son âme. « Que la volonté de Dieu soit faite et non la nôtre » se contenta-t-elle de dire et elle ouvrit bien larges la maison de Paris et surtout son cœur à ses filles expulsées de leur demeure.

Autour d'elle aussi la Révolution

continuait à faire rage. Oubliant ses périls et ceux de sa Société, Madame Barat ne songeait qu'à soulager les malheureux. Un soir une patrouille de quinze à vingt hommes harassés de fatigue et n'ayant pas mangé, se présente à la porte de la rue de Varennes. « Faites leur vite donner ce qu'il y a de prêt pour la communauté » ordonne la Mère générale. Un autre jour on vint lui annoncer qu'une bande d'insurgés remplissait la cour de l'Hôtel Biron escortant un brancard où gisait un homme blessé, que son état ne permettait pas de transporter plus loin. Elle lui fait tout de suite donner un lit, mande les docteur Récamier et Maisonneuve, fait servir à ses camarades des rafraîchissements et pendant que les balles frappent les volets et pleuvent dans le jardin, elle s'installe près du blessé et supplie le

Seigneur qu'un prêtre puisse arriver à temps pour réconcilier cette âme, qu'elle croyait près de paraître devant Dieu. Elle fut exaucée : l'âme et le corps de son protégé furent guéris au Sacré Cœur et c'est en s'appuyant sur le bras de celle qu'il appelait « sa Mère générale » que le brave troupier fit sa première descente au jardin. La fin de 1848 et les premiers mois de 1849 furent consacrés par Madame Barat à la visite de ses principales maisons de France. Dans l'intervalle de ses courses elle faisait de sa Maison de Marmoutier près de Tours, son séjour favori. Le poids des ans s'appesantissait sur ses épaules, ses forces diminuaient mais rien ne ralentissait son extraordinaire énergie. D'année en année elle voyait s'acheminer vers le ciel le cortège de ses premières compagnes, entrées avec elle dans la car-

rière. Au début de 1850 ce fut le tour du P. Varin. Le 19 Janvier il était venu faire ses adieux au Noviciat de Conflans, et allait en franchir le seuil lorsque se retournant « Mes filles, dit-il, encore une fois, toujours courage et confiance ». Il mourut quelques mois plus tard.

C'est à l'automne de cette même année que Madame Barat fit sa dernière visite à Rome. Pie IX y confirma les décrets par lesquels la Société était divisée en Vicairies placées sous le gouvernement de différentes Supérieures Vicaires. Les soixante-cinq établissements alors existants furent partagés en dix Vicairies, huit en Europe, deux en Amérique. Ces mesures semblèrent à la Supérieure générale l'achèvement de son œuvre et elle supplia une fois de plus le conseil général de l'Ordre de la relever

de sa charge. Sa demande fut unanimement rejetée mais elle obtint au moins la nomination d'une Vicaire générale avec laquelle elle partagerait le poids et la responsabilité de sa lourde charge. C'est sur la Mère Gœtz que tomba son choix.

A partir de 1858 c'est au Boulevard des Invalides, où avait été transférée la Maison mère de l'Ordre, que s'écoulèrent les dernières années de Madame Barat. Elles sont toutes consacrées au gouvernement de sa Congrégation, à l'avancement spirituel de ses filles et surtout à la prière qui avait toujours été son occupation favorite. C'est par la méditation des mystères de notre sainte religion qu'elle s'était fait cette foi vive, cette inébranlable confiance, cet amour toujours ardent.

Les dons extraordinaires par lesquels Dieu se plait souvent à mani-

fester la sainteté de ses serviteurs ne manquèrent pas à Madame Barat. Mais l'humble Mère mettait tous les soins possibles à les dérober à tous les yeux. Ce qui était manifeste c'était sa continuelle union avec Dieu. Elle le voyait dans toutes ses créatures et particulièrement dans les petits et les pauvres et dans les membres souffrants de son corps mystique. Elle les aimait en Lui et Lui en eux. Tout dans la nature l'élevait vers le Créateur et au cours de ses voyages elle ne cessait d'exhorter ses compagnes à louer l'auteur des merveilles qui se déroulaient sous ses yeux. Tout lui servait, comme au Patriarche d'Assise, de degré pour s'élever jusqu'à la Suprême Beauté. Le Tabernacle était son refuge, le lieu de ses délices, son ciel sur la rerre. Quand, avant cinq heures du matin,une des Sœurs

venait ouvrir les portes de la Chapelle elle y trouvait généralement la Mère générale, à genoux dans une muette adoration attendant avec impatience le moment où il lui serait donné d'entrer en la présence du Maître. Elle avait coutume de demeurer devant le tabernacle pendant deux ou trois heures chaque jour abîmée dans une humble adoration. Parfois dans le courant de la journée une soif soudaine de la divine présence la saisissait. « Qu'il y a longtemps que je n'ai vu Notre-Seigneur » s'écriait-elle et l'expression de ses traits en disait plus encore que ses paroles. Alors, interrompant son travail elle courait littéralement se réfugier auprès du Tabernacle.

Son amour pour les âmes semblait redoubler d'ardeur à la fin de sa vie. « La nuit arrive à grande vitesse, disait-elle dans une de ses lettres,

alors nous ne pourrons plus ni travailler, ni mériter, ni sauver des âmes ; c'est ce que je regretterais le plus s'il était permis de regretter quelque chose quand le Maître appelle ».

« Faire connaître et aimer le Sacré-Cœur de Jésus, c'est le paradis sur la terre » avait-elle dit précédemment et jusqu'à la fin elle conformait ses actions à ses paroles.

Les derniers jours de Madame Barat furent assombris par les événements d'Italie. Le triomphe de la Révolution amena naturellement la fermeture de plusieurs Maisons du Sacré-Cœur, mais c'est vers l'héroïque figure de Pie IX, alors abreuvé d'amertume, que se tournaient les pensées et le cœur de Madame Barat. Elle écrivait en 1861 : « Nous sommes heureuses au milieu de nos peines d'être fermement attachées

à la barque de Pierre et de partager les angoisses de son vicaire. Tâchons par notre fidélité et par une plus grande ferveur de sortir comme lui de l'orage purifiées par la souffrance et riches de mérites ».

Le temps venait de convoquer une congrégation générale et Madame Barat sentant ses forces décliner avait hâte de voir réunis les membres du conseil. Elle voulait revoir encore ces mères qui avaient porté avec elle le poids du jour et de la chaleur et à qui elle allait faire ses dernières recommandations au sujet de sa chère Société. Quand, au mois de juin 1864 la Congrégation générale se réunit, elle en présida toutes les séances y soufflant son esprit, mais s'effaçant néanmoins par une humble discrétion derrière l'action du conseil, comme pour habituer la Société à se passer d'elle désormais.

Une fois de plus elle supplia en vain les mères d'accepter sa démission. Pendant une année encore, assistée de la Mère Gœtz, sa Vicaire générale, elle devait continuer à gouverner la Société avec cette merveilleuse douceur, cette prudence qui vit encore dans ses successeurs. Chaque jour la détachait davantage des créatures, même de celles qui lui étaient le plus chères et la préparait davantage pour le ciel. Le 23 Mars elle écrivait à son neveu : « Ne m'oubliez pas dans vos saints sacrifices, j'approche de ma fin et mon affaiblissement me la présage comme très prochaine. Aidez-moi donc à obtenir les miséricordes du Seigneur, j'en aurai grand besoin ». Quelques jours plus tard elle écrivait : « Ah ! que les années s'écoulent rapidement ! Arrive le terme : qu'on est heureux alors d'avoir combattu, d'avoir aimé et imité

Jésus doux et humble. Cette vie ne paraît qu'un songe à côté de l'éternité.

Le 9 Mai elle reçut sous un cèdre du jardin une députation des plus jeunes élèves. Elle distribua aux enfants des fruits, accompagnés de maternelles paroles et au moment du départ leur donna sa bénédiction : la dernière bénédiction donnée par elle à l'enfance qu'elle avait tant aimée !

Le Dimanche 21 Mai, dernier dimanche avant la fête de l'Ascension, fut un jour d'adieu à tout ce qu'elle aimait. « Mes bonnes filles, dit-elle à ses religieuses réunies pour la récréation, je me suis empressée de venir aujourd'hui car *jeudi nous allons au ciel* ». On n'attacha qu'un sens mystique à ces paroles qui devaient s'accomplir si littéralement. Le lendemain matin elle était attein-

te d'une congestion cérébrale qui rendit immédiatement toute parole et tout mouvement impossibles. Elle avait néanmoins conscience de ce qui se passait autour d'elle et put recevoir les derniers sacrements. Sans agonie elle s'endormit paisiblement dans le Seigneur le jour de l'Ascension 1865 et fut enterrée dans la crypte d'une chapelle de Conflans. Vingt-huit ans plus tard quand se fit la reconnaissance canonique, ses restes furent retrouvés intacts et sa cause de Béatification introduite en 1879 a été heureusement terminée en 1908.

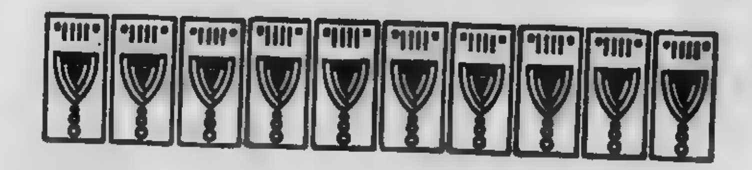
Après sa mort, aucune note ne fut trouvée qui put révéler les secrets de son âme. Tout avait été soigneusement détruit. Quand Madame Gœtz ouvrit la cassette où Madame Barat conservait ses notes intimes, un seul papier y restait.

C'était un petit écrit rédigé en forme de testament, à la date d'Avril 1863. « J'ai cru, y disait-elle, devoir adres-
» ser à nos mères conseillères ce court
» abrégé des sentiments qui remplis-
» sent mon âme, en me rappelant
» ma longue vie, mon administration
» si fautive, plus que misérable, de-
» puis la fondation de la Société.
» Que le Cœur de Jésus daigne me
» pardonner. J'ai la confiance que
» les Mères qui me succéderont, ainsi
» que tous les membres de cette fa-
» mille chérie du Sacré-Cœur, profi-
» tant de mes aveux, répareront les
» brèches que je déplore, et redouble-
» ront de zèle pour conserver le véri-
» table esprit religieux, particulière-
» ment la vertu chérie de Jésus :
» l'humilité ; sa sœur intime, la pau-
» vreté, et enfin cette obéissance,
» lien et gardienne de toutes les au-
» tres vertus qui, dominantes, assure-

» ront la prospérité et même l'exis-
» tence de la Société. Je devrais de-
» mander des prières, je les attends
» de votre charité. J'ose m'ap-
» puyer surtout sur les dispositions
» que je lis dans vos âmes de mainte-
» nir, au prix de tous les sacrifices, la
» fidélité à nos saintes Règles, de
» propager la connaissance et l'a-
» mour du Cœur-Sacré de Jésus, en-
» fin de devenir, dans tous les lieux
» où nous serons, la bonne odeur
» de Celui dont nous portons le nom,
» malgré notre indignité. Ce sera
» par ces moyens, mes bonnes filles,
» que vous réparerez les fautes et les
» négligences si multipliées de votre
» première Mère, dont elle vous de-
» mande de nouveau pardon.

» Je vous remercie des soins qui
» m'ont été prodigués pendant si
» longtemps et si, par sa miséricorde,
» Dieu daigne m'appeler bientôt à

» Lui, avec quelle ardeur je Lui de-
» manderai de vous en récompenser.
» Je prie ce bon Maître de vous bénir
» toutes et de graver profondément
» dans vos âmes la volonté, le besoin
» incessant de vous immoler jusqu'au
» dernier soupir à l'amour du divin
» Cœur de Jésus, et pour Lui, au salut
» des âmes, selon le but de notre vo-
» cation ».



Les Caractéristiques de la Bienheureuse Madeleine Sophie Barat

LA VIE MIXTE

La vie mixte à laquelle était appelée la Bienheureuse Madeleine Sophie reproduit le plus parfaitement possible celle du Fils de Dieu sur la terre. L'élément contemplatif en est l'âme et en fait une vie de continuelle union à Dieu. Cette union à Dieu est la fin même de cette vie : les œuvres de zèle n'en sont que le résultat, la prière et l'action le fruit de l'amour qui l'anime. Dans la Bienheureuse Mère Barat se trouvait admirablement réalisée la demande qui se trouve dans la

collecte de la Messe du Sacré-Cœur ». « Faites, Seigneur, que nous soyons revêtus des vertus de votre Cœur-Sacré et embrasés de son amour. » Elle se dépeignait inconsciemment elle-même quand elle disait à ses filles que toute leur vie devrait être consacrée à glorifier le Sacré-Cœur de Jésus et à Lui gagner des âmes. Elle veut, leur dit-elle, que tantôt au milieu de leurs élèves elles s'appliquent à jeter les fondements de la vie chrétienne que celles-ci doivent un jour mener dans le monde ; que tantôt elles apprennent aux enfants des pauvres à sanctifier leur humble condition, qu'à tous elles ouvrent et aplanissent en quelque sorte le chemin du Ciel, qu'elles répandent sans cesse autour d'elles la bonne odeur de Jésus-Christ, qu'elles s'encouragent, s'édifient et se consolent mutuellement entre elles et surtout

que dans un continuel commerce avec Dieu elles se renouvellent sans cesse dans l'humilité, la charité et le zèle. Enfin le Cœur de Jésus doit être pour les Religieuses du Sacré-Cœur comme un livre ouvert dans lequel elles étudieront ce qui regarde chaque vertu en particulier et la manière dont elles-mêmes doivent la mettre en pratique.

LA PREPARATION DE MADAME BARAT A CETTE VIE D'ACTION ET DE CONTEMPLATION

Les plus grandes œuvres de Dieu s'accomplissent dans l'ombre et le silence; humble et cachée fut la première éducation de la petite Sophie Barat. Elle était à bonne école dans la maison d'artisan de son père pour s'initier au rude mais noble travail des mains. Elle l'aimait du reste et l'on sait ses attraits pour

les travaux de la vendange ou les soins du ménage. C'était un labeur encore que la formation intellectuelle à laquelle la soumit son frère ! Durant ces années d'enfance et de jeunesse Sophie était d'une certaine manière, une âme sinon isolée, du moins « solitaire ». Bien que ses rapports fussent toujours gracieux et aimables, ses pensées étaient habituellement plus hautes que celles de son entourage. Un de ses neveux nous a dit comment, lorsqu'il était tout enfant, sa jeune tante l'entraînait dans les vignes, sur les bords de l'Yonne et là l'initiait tour à tour aux beautés de la nature et à celles des lettres en remontant toujours et comme d'instinct à la suprême Beauté. Elle faisait passer en lui son enthousiasme pour Homère et pour les héros de l'antiquité. « L'héroïque me plaît, disait-elle encore

dans ses dernières années ; là du moins il y a de l'espace, l'esprit se dilate à son aise et le cœur se sent vivre ». Un jour, sur le rivage de l'Adriatique, en face de la Grèce, elle saluera encore avec amour cette patrie du beau, se souvenant de ses enthousiasmes de jeunesse pour Léonidas et sa poignée de braves, montrant comment la vaillance et le courage personnel l'emportent finalement sur le nombre.

Parmi les vies de Saints celles de Sainte Thérèse et de St. François Xavier avaient ses préférences. Elles la remplissaient d'une part de l'ardent désir de servir Dieu dans le silence du cloître, de l'autre d'un zèle ardent de Lui gagner des âmes. Une miniature de carmélite en prière dans sa cellule, retrouvée dans sa mansarde de Joigny attestait de sa tendance, dès sa jeunesse, vers la

vie contemplative. Dès lors son âme était préparée à la prière par une singulière pureté de cœur. Cette virginale pureté, elle la faisait rayonner autour d'elle et par crainte d'offenser Dieu, elle fuyait jusqu'aux plus innocentes vanités de son âge. C'est ce même sentiment qui la portait à recourir au tribunal de la pénitence avant de se rendre à la Sainte Table et tels étaient la délicatesse de sa conscience et son mépris d'elle-même, que ce n'était parfois qu'à la voix de l'obéissance qu'elle s'approchait de la Sainte Communion.

L'austère direction de l'abbé Barat en trempant le caractère de sa sœur ne lui avait rien enlevé cependant de son haut idéal. « Vous ne serez jamais une grande Sainte » lui disait-il parfois. « Au moins, répondait-elle, je m'en vengerai en étant bien humble ».

« Et de la douceur sortit la force ». La douce sérénité de Sophie n'était pas du stoïcisme. Si les païens, disait-elle, faisaient des sacrifices pour leur propre gloire, ne pouvons-nous pas en faire pour le Dieu du ciel que nous servons » ?... Une autre de ses devises était « Souffrir de tous et ne rien donner à souffrir à personne » et même dans son enfance, elle possédait ce secret des Saints de répandre la joie autour de soi. C'est elle qui pendant les jours de la Terreur soutint le courage de sa mère pratiquant déjà cette dévotion au Sacré-Cœur dont elle deviendrait une des plus ferventes zélatrices. Elle se faisait aussi la consolatrice de sa sœur Madame Dusaussoy. « Ma sœur, lui écrivait-elle en 1810 en la sachant souffrante, si tu savais combien je m'attendris sur ton sort, je voudrais, s'il était possible, te dé-

charger de la moitié de ton fardeau. J'espère que ta maladie n'aura pas de suite, mais il ne faut pas rendre tes afflictions inutiles ; profite donc de ta position pour être un peu plus à Dieu ».

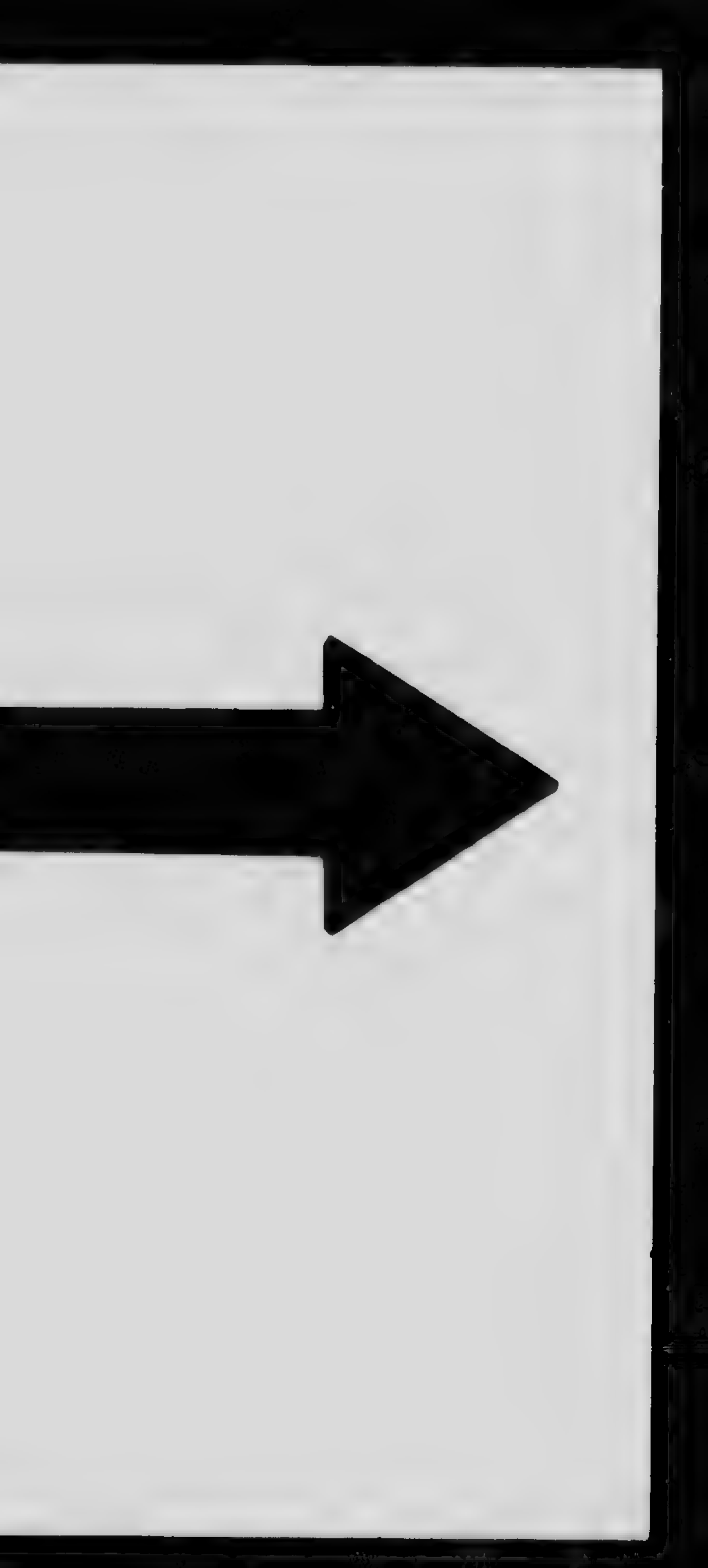
L'amour était déjà la note dominante de son apostolat comme il l'avait été du reste de la direction parfois austère de l'abbé Barat. « Lorsque j'étais à la maison, racontait Madame Barat, j'avais une brebis qui m'était fort attachée, car dès que je l'appelais elle quittait tout, même sa nourriture pour venir à moi. Un jour qu'elle était à se reposer à mes pieds, sans faire aucun mouvement, mon frère entra et la considérant en cet état il me dit : « Vois-tu, ma sœur, ce que fait cette brebis ? *Elle aime* ». Cette manière d'aimer, cet humble abandon aux pieds du Bon Pasteur fut une des formes

de la sainteté de Madame Barat.

Dieu se servit du Père Varin pour faire progresser Sophie dans les voies spirituelles. Il la dirigea dans la connaissance et l'amour du Sacré-Cœur de Jésus et lui inspira un indomptable courage, une inébranlable confiance qui ne l'abandonnèrent jamais. Quand elle lui parla de ses attraits pour le Carmel : « Non, lui répondit-il, ce n'est pas votre vocation. Les dons que Dieu vous a faits, l'éducation que vous avez reçue ne sont pas destinés à être ensevelis dans un cloître », et il lui dévoila les plans du Père de Tournely, sa résolution de fonder pour l'éducation de la jeunesse un Ordre de femmes tout consacré à promouvoir la dévotion au Sacré-Cœur.

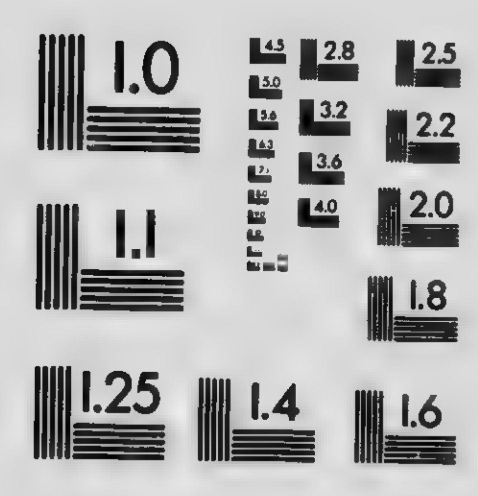
Depuis le moment où le vieux coche branlant amenait de Joigny à Paris la petite paysanne bourgui-





MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





gnonne jusqu'à celui où Sophie Barat fut nommée Supérieure de la première Maison du Sacré-Cœur à Amiens, sa vie de prière, de travail et d'humilité ne fut qu'une paisible attente de la manifestation du bon plaisir divin. Ses premières compagnes la quittèrent les unes après les autres, quant à Sophie elle persévérait inviolablement dans sa vocation. « Je n'ai pas à considérer, disait-elle, où je suis ni avec qui, ni si ce que je fais me plait ou non. Je pense que je fais la volonté de Dieu et cela suffit. Je resterai et je ferai tout ce que je pourrai ». Les premiers temps de la fondation d'Amiens furent pour Madame Barat et ses compagnes l'époque du plus profond dénument. Les ressources manquaient, la nourriture était pauvre (les Maisons ne vivaient que des restes laissés par les pen-

sionnaires). De longues veillées consacrées au raccommodage des trousseaux des élèves réunissait Madame Barat et ses deux compagnes autour de la seule chandelle de la Maison; mais au milieu de toutes ces privations elles puisaient un intime bonheur dans l'union d'esprit et de cœur qui régnait entre elles. Cette union dans le Cœur de Jésus est devenue la clé de voûte de tout l'édifice du Sacré-Cœur.

LE CÔTÉ CONTEMPLATIF DE LA VIE DE LA BIENHEUREUSE MADELEINE SOPHIE BARAT

Toute la vie de la Bienheureuse atteste de son constant désir d'être cachée en Dieu. Elle avait rêvé dans sa jeunesse d'être admise au Carmel en qualité de Sœur et pendant toute sa vie religieuse elle porta une sorte de sainte envie aux Sœurs

coadjutrices qui, disait-elle, pouvaient dans leurs humbles travaux imiter plus fidèlement la vie de la Sainte Famille à Nazareth. Dans un de ses voyages en Italie elle fit la connaissance d'une communauté de Clarisses qui vivaient si bien séparées du siècle qu'elles ne soupçonnaient même pas l'existence de Napoléon dont la renommée remplissait alors le monde. Leur extrême pauvreté n'avait d'égale que leur joie spirituelle. « Savez-vous, ma Sœur, disait Madame Barat à l'une des Clarisses, savez-vous pourquoi je ne suis pas allée à votre Couvent ? C'est que je n'aurais jamais eu la force d'en sortir, ce serait pour moi le paradis sur la terre » !

C'est à cause de son atmosphère de recueillement et de silence que la Maison de Poitiers lui était particulièrement chère. Que de fois ses

filles ne la découvrirent-elles pas sous un des noyers du jardin, perdue en Dieu et leur adressant en revenant à elles des paroles enflammées par lesquelles elle trahissait inconsciemment les secrets de son âme. La valeur d'une vie humble et cachée était le thème habituel de ses entretiens. « Quand le Saint Esprit, disait-elle, trouve une âme docile, dépouillée d'elle-même, contente de souffrir et sans intérêt propre, Il la transforme selon les paroles de [illegible]pôtre ; elle devient cachée en Dieu avec Jésus-Christ, ensevelie avec Lui pour ressusciter aussi avec le Christ ». Et à une autre : « Plaçons-nous dans ce divin centre du Sacré-Cœur de Jésus et ne nous regardons qu'en Lui. Quel heureux sort que celle d'une âme qui vit cachée en Dieu » ! Parlant à ses filles de la nécessité d'unir l'activité de Marthe à la con-

templation de Madeleine. « Il faut, dit-elle, que le dernier élément prédomine. Je prie le Seigneur de vous donner un attrait pour la prière, pour cette prière du cœur qui est le paradis sur la terre quand elle est unie à la fidélité ».

L'union à Dieu de la Bienheureuse Madeleine Sophie était ininterrompue. Quelque remplies que fussent ses journées, elle y faisait toujours très large la part de la prière à laquelle elle consacrait habituellement cinq à six heures par jour. « Ma Mère, lui dit une fois une Sœur, s'approchant d'elle à la chapelle, avez-vous fini ? — Vous savez bien, ma Sœur, répondit-elle spontanément, que je n'ai jamais fini » ! Pendant le cours de ses fréquentes maladies c'est à la prière qu'elle consacrait ses longues nuits d'insomnie. Il arriva pendant une de

ses convalescences qu'on la réveilla soudainement, juste au moment où elle venait de s'assoupir. Aux excuses qu'on lui présenta elle répondit par des remerciements «car, disait-elle, vous m'avez donné plus tôt l'occasion de faire un acte d'amour de Dieu ».

Son incessante prière était le secret de sa conquérante douceur. Quand en 1811 la Société fut à deux doigts de sa perte, la sainte Fondatrice entreprit un long pèlerinage de quatre ans, se rendant de maison en maison, y entretenant partout la dévotion au Sacré-Cœur, qu'elle savait être l'âme de sa congrégation, priant et attendant l'heure de Dieu dans une inaltérable patience. Toutes celles qu'elle avait ainsi groupées autour d'elle, sortaient d'auprès de leur Mère comme si elles étaient entrées plus directe-

ment en contact avec Dieu ; elle leur avait communiqué quelque chose de ce zèle des âmes, de cette charité, de cette sainte énergie qu'elle avait elle-même puisés dans ses ferventes oraisons.

C'est encore dans la prière que furent élaborées les constitutions de la Société du Sacré-Cœur. Voici en abrégé le tableau qu'un témoin oculaire nous a fait de la vie de Madame Barat à Chevroz. « Chaque matin je servais la messe au Père Varin et Madame Barat y communiait. Pendant le jour cette sainte femme faisait de longues séances à l'église. On m'envoyait la chercher avec une lanterne et ce n'était pas sans peine que je la découvrais dans l'ombre, blottie derrière un grand banc, anéantie en la présence de Dieu. Il me fallait l'appeler plusieurs fois... « je vous suis, mon enfant » me répon-

dait-elle à la fin et nous rentrions au château.

C'est encore par la prière qu'elle sortit de la crise de 1839 alors que le désir de suivre de plus près les règles de St. Ignace faillit amener ce complet bouleversement de la Société. Mère Barat en prit occasion pour s'humilier davantage. « Il ne faut pas, disait-elle, à ce propos à Madame d'Avenas, il ne faut pas dire : une telle ou une telle a fait ceci. Ce sont nos infidélités qui attirent ces maux sur la Société. Comment pouvons-nous les réparer ? Dieu seul le sait. Prions. La nuit n'est jamais plus noire que quand l'aurore va paraître ». Et quand le décret du Saint Siège eut rétabli la paix un moment compromise, « nous remercierons bientôt Dieu, disait la Fondatrice, des épreuves par lesquelles Il nous a fait passer ; nous

reconnaîtrons que la Croix est l'arbre de vie par lequel nous viennent tous les biens ».

Sans cet esprit de prière il eût été impossible à la Bienheureuse de supporter jusqu'au terme les lourdes croix qui furent son partage. Il ne se passait presque pas d'année qu'elle ne fût clouée pendant de longs mois d'impuissance sur un lit de souffrance. Les persécutions, les troubles du dehors et du dedans, les contradictions qui marquèrent presque chacune de ses fondations, rien ne vint effleurer un seul instant l'inaltérable paix de son âme. Elle pratiquait elle-même ce qu'elle écrivait à une de ses filles : « parlez peu, priez beaucoup, avancez toujours, laissant tomber ce qui passe, ne vous attachant qu'à l'éternel, cherchant en tout la plus grande gloire du Sacré-Cœur de Jésus qui vous

sera à la mort ce qu'il vous a été dans le cours de cette vie passagère ».

Son recours à la prière était continuel. Que de fois quand une question lui était adressée, s'arrêtait-elle quelques moments pour consulter Dieu dans le silence du cœur. La réponse venait alors tout empreinte de l'Esprit du Dieu qui la lui avait dictée.

Elle écrivait un jour à une Supérieure qu'elle ne désirait recevoir à l'occasion de sa fête aucune lettre ni des religieuses, ni des pensionnaires. Elle ajoutait : Si elles m'écrivent que ce soit seulement pour me dire : « Nous avons prié pour vous. » C'est court, mais précieux, c'est tout ce que je souhaite ! Sa piété la rendait vraiment toute puissante sur le Cœur de Jésus et elle recevait les prières faites pour elles avec la

reconnaissance du mendiant à qui on distribue une aumône. A celles qui croyaient incompatibles la vie active et la vie contemplative elle traçait elle-même le plan de la vie d'union à Dieu telle qu'elle l'entendait. « Quelle sera, disait-elle, notre vie intérieure ? Est-ce une vie de continuelle prière comme celle des ordres contemplatifs ? Non, c'est une vie mortifiée, une vie d'abnégation, une vie dégagée de toute préoccupation personnelle dans laquelle on cherche Dieu partout et toujours. Quelle vie était plus occupée que celle de saint François-Xavier travaillant à la conversion des Indes ? Pensez-vous que quand il mangeait avec les Indiens et partageait leurs jeux il n'agissait pas par un principe de vie intérieure ? Saint Paul au cours de ses voyages pourvoyait à sa subsistance en fa-

briquant des tentes et Dieu le ravit jusqu'au troisième ciel. La vie intérieure est le lien qui unit entre elles toutes les autres vertus de la vie religieuse et qui assure la solidité de l'édifice spirituel ».

La Bienheureuse Madeleine Sophie était élevée elle-même à un haut degré d'oraison. Dieu lui donnait une admirable connaissance de ses divines perfections et du mystère de l'Incarnation et cependant rien n'était plus simple que sa piété ; elle vivait de la vie liturgique de l'Eglise et faisait, des manifestations de la bonté divine, sa continuelle étude.

En 1845 au retour d'un de ses voyages à Rome elle visita la sainte maison de Lorette. Elle y communia et dès qu'elle se vit seule avec ses religieuses, elle se mit à baiser les murs qui avaient abrité le Sauveur : « C'est donc ici, disait-elle, que

le Verbe s'est fait chair ! Voyez cette porte ; que de fois Jésus, Marie, Joseph ont passé par là ! Voyez cette petite armoire, que mettaient-ils là-dedans » ?... Elle baisa avec transport une petite écuelle que l'on croit avoir appartenue à la Sainte Famille et entre ces murs consacrés par le premier « Ave » de l'Ange elle récita un chapelet entrecoupé d'interminables méditations.

Elle ne pouvait souffrir de voir déformer l'idée de Dieu et de ses infinies perfections. « Si le monde connaissait, disait-elle, la beauté de Jésus, s'il savait combien son Cœur est brûlant d'amour pour nous, il ne pourrait s'empêcher de l'aimer. Quelle folie que de vouloir mettre des bornes à l'infinie miséricorde de Dieu » !

Les souffrances de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans sa Passion et les

mystères de sa vie Eucharistique étaient l'objet des continuelles méditations de la Bienheureuse Mère Barat. En 1852 elle fit une chute qui ne lui permettait pas de se rendre à la chapelle. L'archevêque de Paris la combla de bonheur en permettant que le saint Sacrement soit conservé dans un petit oratoire, voisin de sa chambre. Mère Barat parlait avec délices de sa proximité du Tabernacle et c'est là qu'elle passait de nombreuses heures chaque jour.

Elle avait coutume de conserver sur son bureau un petit crucifix qu'elle saisissait souvent au cours de son travail, puis baisait avec amour. « Quand Dieu vous demande un sacrifice, disait-elle souvent, baisez votre crucifix et vous désirerez alors lui donner le plus possible ». Le Sacré-Cœur était pour elle la source de toute sainteté et elle résu-

mait en trois mots la dévotion à ce divin Cœur : « Adoration, Réparation et Expiation ». L'amour voilà ce que signifie la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, la douceur et l'humilité doivent caractériser celles qui à la face du ciel et de la terre portent le nom de Religieuses du Sacré-Cœur. Quel cœur ne serait enflammé d'amour en considérant le cœur de Notre-Seigneur et en se disant : « Ce Cœur est mon partage ».

En gage de sa dévotion envers Marie la Bienheureuse Mère Barat avait consacré sa Société au Cœur Immaculé de Marie aussi bien qu'au Cœur de Jésus. Elle considérait la Mère des douleurs comme une protectrice spéciale de son ordre et faisait un devoir à chacun de ses membres de la faire connaître et aimer. « Je n'ai jamais rien demandé à Marie désolée sans être exaucée, disait-

elle, la reconnaissance me fait un devoir de le proclamer. « C'est elle encore qui a dit cette parole admirable : « Le Cœur de Marie est le palais où se tiennent les assises de la miséricorde ». Son continuel souvenir de la présence de Dieu la remplissait de révérence non seulement pour Dieu Lui-même, mais pour ses représentants, ses prêtres, les pauvres et pour l'âme des enfants. Tout la ramenait à Dieu comme à son centre. « Vous savez, disait-elle ingénûment, que j'ai de la peine à ne pas tout Lui rapporter. Ah! s'écriait-elle à la vue des montagnes, que Dieu fait de belles choses, tandis que nous en faisons de si vilaines »! Et à l'exemple du Créateur c'est sur les animaux et sur les plantes mêmes qu'elle faisait rayonner sa douce bonté. Ici c'est un agneau attardé dans la campagne qu'elle prend dans ses

bras, et porte jusqu'au troupeau dans la prairie voisine. Là c'est un pauvre mouton embourbé qu'elle retire d'un trou de chaux, au risque d'y rester elle-même. Ailleurs c'est une troupe de moineaux pour qui elle a soin de faire chaque jour balayer la neige, afin qu'ils trouvent par terre le pain qu'elle leur jetait. Elle veillait au printemps sur les nids qui peuplaient le jardin de la maison mère et demandait à ses filles de se tenir à distance. Elle protégeait les fourmis, les araignées, les mouches. Une mouche venue chercher un peu de chaleur dans sa chambre y reçut tout l'hiver asile et nourriture ; et comme ce soin paraissait puéril à plusieurs : « rendons heureuse, disait-elle, toute créature du Bon Dieu : voilà mon principe, puis advienne que pourra » ! Et tous ces animaux la payaient de re-

tour d'une façon charmante. Ici des oiseaux environnent sa voiture au moment de son départ d'une de ses maisons, pénètrent par les portières et la saluent de leurs chants. Là une chatte, habitante de la maison de Conflans vient à chacun des voyages de la clémente Mère, poser un à un ses nouveaux-nés à ses pieds comme pour les placer sous sa protection... Elle avait de même soin des arbres, des plantes, des fruits et plus particulièrement des fleurs. Que de fois elle ramassait les fleurs languissantes que les élèves avaient arrachées de leurs jardinets et elle demandait à un jardinier de les faire fleurir encore quelques jours pour la gloire de Dieu. S'apercevant un jour que l'on mettait au rebut des bouquets à peine flétris elle en fut mécontente : « Dieu, dit-elle, s'est donné le soin de faire de si belles

choses pour nous, et vous ne prenez pas celui de prolonger un peu leur existence » !

Parlant un jour à de jeunes religieuses sur le point de faire leur profession: « Voyez, leur expliquait-elle, voyez les tourne-sols, ils sont toujours tournés vers le soleil. Dieu est le soleil de notre vie, il faut que notre intelligence et notre cœur soient sans cesse tournés vers Lui. » Telle était la vie de Madame Barat et c'est son propre portrait qu'elle a tracé quand elle nous a donné celui d'une âme intérieure. « Représentez-vous, dit-elle, une personne intérieure, quelle modestie, quelle paix, quel calme, quelle douceur, quelle dépendance, quelle humilité ! comme elle est dévouée, comme son abord est doux et onctueux ! Sa charité et son zèle égalent son amour pour Dieu ; il lui échappera bien

quelques fautes, mais comme l'Esprit de Dieu la tient sous sa dépendance, sa divine lumière lui découvre aussitôt jusqu'à la plus légère imperfection ; ce n'est pas qu'elle soit scrupuleuse ni d'une vigilance inquiète, non, les personnes intérieures sont ordinairement les plus gaies et les plus aimables ».

L'ESPRIT APOSTOLIQUE DE LA BIENHEUREUSE MADELEINE SOPHIE BARAT

« Des âmes, des âmes, écrivait un jour le Père Varin à Madame Barat, pour en gagner, pour les former il faut en avoir une non petite, non ordinaire, mais grande, vaste, vaste comme l'Océan. Saint François-Xavier entreprit de convertir le monde parce que son âme était plus grande que le monde ». Telle était vraiment l'âme de Mère Barat. Sa cons-

tante union avec Dieu lui donnait le sens de ses intérêts et un zèle pour le salut des âmes qui jamais ne se ralentit. L'intimité avec Dieu fait mieux comprendre le prix des âmes. « J'aurais volontiers fondé la Société, disait-elle, pour sauver une seule âme d'enfant ». Et cependant quelque chères que lui fussent les enfants elle regardait à juste titre la sanctification de ses filles comme son premier devoir. Elle savait que plus l'âme est parfaite plus elle rend de gloire à Dieu et de ses filles elle voulait faire des apôtres. Le Noviciat était l'objet de sa particulière sollicitude. Elle le considérait comme le temps où étaient jetées les assises de la vie religieuse. Souvent à Poitiers elle prenait ses novices dans sa chambre tantôt séparément, tantôt par petits groupes et là elle leur parlait de la vie intérieure et des diverses

manières dont Dieu se communique aux âmes de bonne volonté. « Je leur ouvris l'accès le plus facile auprès de moi, raconte son journal. Ces soins m'étaient agréables. La consolation de pouvoir mettre en ces cœurs l'amour de Jésus-Christ, que je voyais glorifié et servi dans la maison, était déjà pour moi une première récompense ». « Dieu a de grands desseins sur nous, leur disait-elle, la veille de Ste Thérèse 1806. Il faut donc nous déterminer à Lui sacrifier tout ce qu'Il nous demandera et à nous sacrifier nous-mêmes généreusement comme cette grande sainte. Oui, mettez-vous bien dans l'esprit qu'il faut être *des Saints*, avoir *l'esprit d'oraison* et *de recueillement*, pour pouvoir travailler avec fruit à la sanctification des âmes. Jamais, si nous ne sommes bien remplies d'amour pour Notre-Sei-

gneur nous ne pourrons l'inspirer aux autres ».

Les études auxquelles les novices s'adonnent pendant la seconde année de leur noviciat devaient être entreprises dans le même esprit.

« Voici les règles que je leur donnai, dit encore Madame Barat, dans ses souvenirs du Noviciat de Poitiers. Il faut étudier : *parce que Dieu le veut, comme Dieu le veut* et enfin *pour Dieu.* Voilà les trois motifs qui sanctifieront nos études et qui nous donneront du courage pour surmonter toutes les difficultés et les peines qui s'y rencontreront. Je leur dis encore en leur parlant des enfants avec lesquels elles étaient en rapport, qu'elles se rappelassent sans cesse que ces enfants leur étaient confiées par Dieu même, qu'il fallait se rapetisser, devenir enfant avec les enfants pour les gagner à Jésus

que c'était le but de notre vocation: de s'étudier à acquérir une grande douceur et d'y joindre la fermeté nécessaire. En un mot savoir se faire craindre et aimer en même temps ».

Une religieuse volontairement infidèle à ses devoirs était une anomalie pour Madame Barat. Elle ne se rebutait pas pour l'admission des sujets devant de réelles difficultés de caractère pourvu qu'elles fussent accompagnées de la bonne volonté de se corriger mais le manque de jugement ou de générosité au service de Dieu la trouvait inexorable. Sa direction était tout à la fois forte et pratique ; il n'y avait pas de détail auquel elle ne descendit dans ses instructions aux novices. Passant un jour auprès de l'une d'elles balayant négligemment une salle, Madame Barat lui prit le balai des mains : « Tenez, ma petite, vous r

savez pas vous y prendre, lui dit-elle en souriant, voilà comme il faut faire » et pour ce jour elle accomplit elle-même la tâche avec cette perfection qu'elle apportait à tout. Son union à Dieu lui donnait un tact particulier pour proportionner sa direction à la mesure de grâce de chaque âme. Elle était d'abord tout indulgence pour les petites faiblesses mais peu à peu elle les faisait monter jusqu'à la pleine maturité de la vraie vie religieuse. Rencontrait-elle des âmes comme celles de Madame Aloysia Jouve ou de Madame Duchesne, appelées à une intime union avec Dieu, elle les encourageait à marcher résolument dans la voie royale de la Croix. « Vive Jésus et sa Croix, écrivait-elle à cette dernière ; heureuse, ma chère Philippine, l'âme qui ne vit que de croix. Une grande portion vous en est réservée,

mais soyez courageuse, et sans les demander, soyez prête à les accepter de bon cœur. Ah ! si vous obteniez seulement une étincelle de l'amour de Jésus, les croix ne vous paraîtraient pas si pesantes. Au contraire, comme Saint François Xavier vous vous écrieriez : « Encore plus, Seigneur, encore plus » ! La croix telle que l'entendait Madame Duchesne c'était s'amender, se mortifier, se jeter à corps perdu dans la conformité avec Jésus crucifié. Mais attendre pendant douze ans de voir se réaliser ses rêves de mission, patienter, se consumer en désir c'est ce à quoi ne pouvait se résigner Me Duchesne. « Il faut d'abord vous rendre digne de votre haute destinée, lui écrivait Madame Barat ; oseriez-vous l'accepter dans l'état d'imperfection où vous êtes encore ? Modérez votre empressement, demeu-

rez tranquille, confiez-vous à votre mère et sanctifiez-vous en attendant ». Et plus tard quand Madame Duchesne touchait enfin au but tant désiré : « Persévérez, ma fille, lui écrivent sa mère et amie, persévérez dans le saint abandon qui vous permet de dire à Dieu comme les Apôtres : « Seigneur, voici que nous avons tout quitté pour vous suivre, que nous donnerez-vous » ? Ce qu'Il vous donnera pour prix de votre renoncement, ce sera son divin Cœur pour vous servir d'asile, son esprit pour vous guider et aussi quelques gouttes de son calice d'amertume pour vous purifier et vous apprendre à ne vous appuyer que sur Lui. Mais, ma chère fille, ménagez votre santé, une pénitence bien rude vous tiendra lieu des autres; je veux dire le fardeau de cette place de Supérieure que vous avez toujours tant appréhendée ».

Et à Madame Aloysia Jouve, clouée sur un lit de souffrance et dont le corps n'était qu'une plaie : « Mon enfant, mandait-elle, faites-vous bien petite dans la main du Bon Dieu. Tenez-vous bien passive sous le poids de la croix, c'est la croix de votre Père ». Ce zèle pour le salut des âmes elle l'apportait naturellement dans ses rapports avec les enfants, objets de sa continuelle sollicitude. C'est par la bonté qu'elle les gagnait, mais par une bonté tempérée d'une sage fermeté qui devenait presque de la sévérité au besoin. Un jour il arriva qu'une nouvelle maîtresse ayant été donnée aux élèves de l'hôtel Biron, quelques-unes remarquèrent qu'elle n'était pas noble et osèrent en faire la remarque. Ce propos, rapporté à Madame Barat l'indigne. Elle assemble le pensionnat, prononce quelques mots fer-

mes sur le respect dû aux représentants de l'autorité de Dieu ; puis à la fin : « Mesdemoiselles, telle est la loi du Seigneur, mais telle apparemment n'est pas votre manière de voir, à vous qui ne voulez que des dames nobles pour Maîtresses. A ce compte, quant à moi, je n'ai plus qu'à me retirer car je suis loin d'être noble. Mesdemoiselles, adieu, vous ne me verrez plus ». La leçon porta ses fruits et quand la douce Mère avait ainsi brisé des volontés orgueilleuses ou rebelles elle les orientait ensuite vers Dieu. Plus elle avançait dans la vie et plus croissait aussi en elle cet amour apostolique pour les enfants. Etant à la Maison Mère elle éprouva un tel besoin de la Société des élèves qu'elle écrivait à l'une de leurs maîtresses : « Ma fille, j'ai faim d'enfants. Mettez-moi les plus petites

dans une grande voiture et amenez-les-moi pour leur congé. J'aurai pourvu à leur goûter dans le jardin ». Et les enfants riches et pauvres avec cet instinct du cœur qui ne trompe pas accouraient à elle comme à la meilleure des mères. Pendant un de ses séjours à Chambéry une maladie la retint pendant de longs mois dans sa chambre. La Sœur cuisinière qui se plaignait du manque d'appétit de Madame Barat eut enfin la joie de voir revenir vides les plats du déjeûner. Le lendemain elle les augmenta et le résultat fut le même. On eut bientôt la clé du mystère. En descendant de la chapelle du couvent le petit servant de Messe passait sous les fenêtres de la charitable Mère : « Ma Sœur, j'ai bien faim », lui avait-il dit un jour. Ce fut une bonne fortune pour le cœur charitable de Mère Barat. En un

instant tout ce qui se trouvait sur la table passa entre les mains de l'enfant. Mais avec le pain matériel fut donnée la nourriture de l'âme. « Sais-tu les prières, vas-tu à la Messe » ? interrogeait la Mère.

L'enfant récita ce qu'il savait, mais ajouta-t-il, je n'ai pas de catéchisme. A sa prochaine visite il en recevait un. Enhardi par cet accueil : « Ma Sœur, dit-il, je vais à l'école, mais je n'ai pas de papier pour écrire » et il emporta une petite provision de papier et des plumes ; puis il lui fallut un canif, un couteau, des jouets pour ses petits frères et sœurs et tout lui était accordé à condition qu'il aimerait bien le Bon Dieu, qu'il ne l'offenserait pas, que monsieur le Curé serait content de lui.

Du reste donner était toujours un besoin pour le cœur de Madame Ba-

rat. Elle le faisait largement, sans compter, instantanément. Sa première parole quand on lui annonçait qu'un pauvre attendait son secours, était : « Que lui faut-il » ?... et souvent elle ajoutait à la somme demandée. Si on lui manifestait la crainte qu'elle ne pût suffire à tant de charités : « Eh ! bien, répondait la Mère générale, quand nous n'aurons plus rien nous vendrons nos vases sacrés, plutôt que de laisser les malheureux dans le besoin ». Un jour une personne lui faisant observer qu'elle donnait précisément aux pauvres ses meilleures chemises et qu'elles étaient « trop bonnes ». « Trop bonnes, trop bonnes, ma fille, pour les pauvres ! Mais je leur donnerais ma peau » ! Et à une portière qui lui demandait comment elle ferait à sa place, à la vue de tant de pauvres qui assiégeaient la porte : « Moi, ma bonne

fille, dit-elle, en se prenant la tête entre les deux mains, moi, je ruinerais la Société. Le bon Dieu le savait bien ; c'est pour cela qu'Il n'a pas voulu que je fusse portière » !

Sa spontanéité à se dépouiller était telle qu'elle ne se rappelait plus ce qu'elle venait de donner. C'est ainsi qu'un soir d'hiver voyant arriver un vieillard qui grelottait de froid, elle demanda son manteau pour le lui envoyer. « Mais vous oubliez donc que vous l'avez donné ce matin » lui dit la portière.

Madame Barat donnait avec persévérance. Une jeune orpheline que le Sacré-Cœur avait déjà secourue, habillée, replacée dans sa famille en province, revint encore à Paris où elle fut de nouveau assistée et vêtue par la Mère Barat. Mais quand au bout de six mois elle se représenta, traînant sa robe en hail-

lons, la portière refusa d'abord de la recevoir. « Allez, implora l'indigente, allez du moins parler de moi à la Mère générale ; j'en suis sûre, elle aura pitié de ma misère ». La Sœur l'alla prévenir mais en ajoutant que sa protégée était une dissipatrice, qui revenait à la charge pour la troisième fois ». « Et vous, ma Sœur, répondit tranquillement la sainte Mère, n'avez-vous pas été plus que trois fois à Notre-Seigneur » ? Et un nouveau trousseau fut cherché pour la mendiante.

Enfin c'était avec une miséricordieuse tendresse que donnait la Bienheureuse. Son aumône ne s'arrêtait pas au strict nécessaire. Elle aimait le malheureux comme un Père de l'Eglise a dit que Dieu nous aime, jusqu'à une sorte de gâterie. Un pauvre demandant l'aumône pour avoir du tabac, la Sœur, mauvais

juge en semblable matière, estima qu'il n'y avait pas lieu d'encourager cette consommation de luxe : « Mais non, dit Madame Barat, ce n'est pas du superflu, du moment où le brave homme en ressent le besoin et que cela lui fait plaisir ».

Un aide-jardinier s'était endormi au soleil, tête découverte pendant les grandes chaleurs. Madame Barat l'apercevant, s'empresse de lui couvrir le visage en se retirant sans bruit. « Oh ! Ma Mère, ma Mère » ! s'écriait le brave homme en se réveillant, et reconnaissant celle qui l'avait protégé.

Une personne de distinction l'ayant fait demander pendant qu'elle était en adoration, elle se fit excuser ; mais un instant après, ayant été appelée par une petite charbonnière, elle quitta tout à l'instant, et vint recevoir l'enfant dans le petit salon

où elle se mit en devoir de la catéchiser comme si elle n'avait à s'occuper de rien autre chose. Une autre fois, épuisée de fatigue, elle avait eu le regret de ne pouvoir recevoir une pieuse princesse romaine, mais bientôt elle se rappelle qu'elle a promis une visite aux pauvres lessiveuses employées dans la maison ; alors elle va vers elles et retrouve des forces pour leur adresser à chacune une parole du cœur. « Ah ! ma Mère, dit une de ses filles, qu'il fait bon avec vous d'être pauvre et petit ». C'est ainsi qu'elle mettait en pratique ce qu'elle enseignait à ses religieuses lorsqu'elle leur disait que si toutes les âmes confiées à leurs soins semblent leur présenter les mêmes titres à leur affection il leur est cependant permis d'avoir un attrait particulier pour les enfants des pauvres à qui leur pauvreté même donne avec Jé-

sus-Christ des traits particuliers de ressemblance.

L'HUMILITE DE LA BIENHEUREUSE MADELEINE SOPHIE BARAT

Dès son enfance la Bienheureuse s'attacha avec tant de force et de persévérance à la pratique de l'humilité que cette vertu devint comme son cachet distinctif, la note dominante dans l'harmonieux ensemble de ses autres vertus. On sait la lutte que le Père Varin eut à soutenir pour lui faire accepter de la supériorité. Elle ne cessa jamais depuis d'envier à ses filles leur vie d'humble dépendance. Malgré le refus que sa Congrégation lui avait plusieurs fois opposé d'accepter sa démission, elle conservait cependant l'espoir de parvenir à son but. En 1853 elle rencontra Monseigneur Philibert de

Bruillard à la Ferrandière et lui exposa son ardent désir. Celui-ci loin d'entrer dans ses vues lui ordonna, en sa qualité d'ancien directeur de rester au poste où la divine Providence l'avait placée. Mais ce que la Mère générale n'accepta jamais qu'avec une peine extrême, c'étaient les distinctions, les hommages et tout ce qui pouvait la mettre en relief. Un tel reflet de sainteté était pourtant répandu sur toute sa personne qu'au cours même de ses voyages elle se voyait de la part des inconnus l'objet d'une vénération qui était le supplice de son humilité. « Ah ! Monsieur, disait-elle à un fonctionnaire du chemin de fer, je ne suis qu'une pauvre petite religieuse, indigne de toutes ces attentions ». Monseigneur Hughes, Archevêque de New-York, ne manquait pas au cours de ses voyages en Europe de

visiter la Mère Barat qu'il estimait particulièrement. La dernière fois qu'il la vit, tandis qu'un aimable abandon régnait dans l'entretien, le prélat, parlant des succès obtenus par le Sacré-Cœur au Nouveau-Monde, crut le moment favorable pour dire aussi les choses les plus flatteuses à l'adresse de la Bienheureuse. A l'instant sa physionomie devint sérieuse, une teinte de tristesse se répandit sur ses traits, elle garda le silence. L'Archevêque comprit, leva la séance et se retira. « Il ne fait pas bon louer votre Mère générale, disait-il en se retirant, quelle femme » ! Le témoignage de Monseigneur Parisis confirme celui de l'Archevêque de New-York. « Comme elle était humble, s'écriait-il ! Si on semblait donner quelque louange à elle ou à ses filles, sa physionomie devenait sérieuse, un malaise évi-

dent se peignait dans toute sa personne ; un jour au contraire où j'avais fait une exhortation sur l'humilité elle m'accueillit par ces mots : « Oh ! que c'est bon, Monseigneur, que c'est excellent ce que vous nous avez dit » ! Son âme paraissait vraiment dans la jubilation, je venais de toucher la corde sensible en traitant de sa vertu la plus chère ».

Il en était autrement s'il s'agissait d'accepter le blâme, l'humiliation, l'ingratitude. Alors la douce Mère semblait être dans son élément : « Que Jésus soit béni de l'humiliation que nous recevons, disait-elle. Encore plus, Seigneur » : ou encore : « Il faut bien que quelqu'un dans le monde me traite comme je le mérite ». « L'humilité, dit-elle, c'est là le premier pas dans la vie du Sacré-Cœur, c'est même le second et puis le troisième pas : l'humilité... l'humilité. Un

atome d'humilité vaut mieux qu'une montagne de bonnes œuvres ».

Cette chère humilité, comme elle l'appelait, l'idéal de sa jeunesse, la préoccupation constante de son âge mûr fut aussi le flambeau de ses dernières années. « J'ai besoin que l'on prie pour moi, écrivait-elle à l'une de ses filles en 1858, cette année va être la quatre-vingtième de ma vie, donc j'approche de mon éternité. Quel vide encore ! Je m'arrête, mais je n'en sens que plus fortement le besoin des charitables prières que vous voulez bien offrir pour votre mère, qui est en réalité *la dernière devant Dieu* ».

Tant qu'elle vécut enfin elle prêcha l'humilité. « Soyez bien humbles, mes bonnes filles, disait-elle à ses religieuses, trois jours avant sa mort. Si ce seul degré manquait à l'échelle de votre perfection, lors

même que vous auriez tous les autres, vous n'arriveriez pas au ciel » !
C'était son dernier adieu.

Tels sont quelques-uns des traits de la physionomie morale de la Bienheureuse Mère Barat. Monseigneur Baunard, son premier biographe, nous en a laissé un fidèle et vivant portrait : « Sa taille, dit-il, était petite et un peu affaissée dans ses dernières années. Elle n'avait pas ce que le monde appelle un grand air, mais l'ensemble de ses traits délicats et fins possédait une indéfinissable puissance d'attraction. Un front noble et haut, un nez légèrement arqué, les pommettes et le menton un peu proéminents, donnaient à son visage un air d'énergie et de décision que tempérait l'expression générale de la bonté. Sa bouche, fort gracieuse, avait un sourire d'un charme irrésistible ; et ses mains, qu'elle tenait

souvent jointes en parlant, s'ouvraient devant les personnes aimées ou souffrantes avec une expression qui rappelait le « *Venite ad me* » de l'Evangile. Sa tête, d'ordinaire un peu penchée en avant, se relevait comme sous le ressort de tous les sentiments qui venaient à toucher son âme, en laissant voir un œil pétillant d'intelligence et de finesse. Ses gestes aisés et simples, pleins d'une bonne grâce innée, avaient une promptitude extraordinaire. Il en était surtout ainsi de sa démarche ; elle était si vive, si légère qu'on lui eut cru des ailes. Son teint brun foncé s'animait et se colorait dans le feu du discours : tout parlait dans sa personne. Mais cette vivacité n'était pas chez elle une impétuosité aveugle : sa parole mesurée, sobre, précise, toujours maîtresse d'elle-même, dénotait un esprit contenu

par la grâce et qui se tenait captif sous la main de Dieu. L'humilité et le recueillement enveloppaient tout cet ensemble d'une sorte de voile divin. On sentait que Jésus était certainement l'être le plus présent, le plus vivant, le plus agissant dans son âme en sorte qu'elle réalisait à son insu une de ses devises de prédilection : « Une Religieuse du Sacré-Cœur doit être un trait d'union entre Dieu et les âmes ».



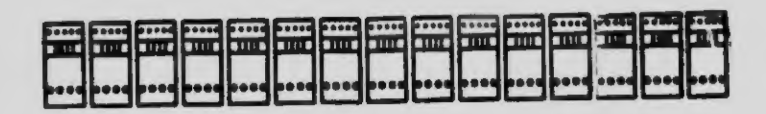


TABLE DES MATIERES

